

travelling **sur le futur**

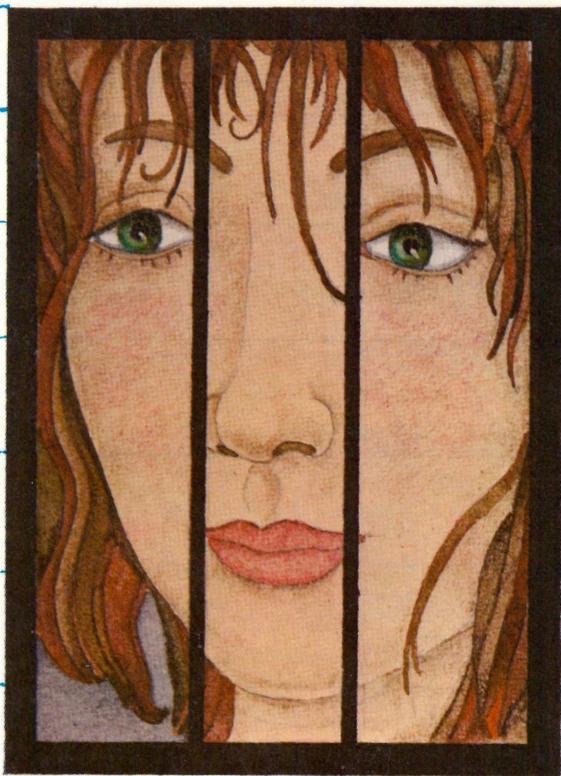
l'école idéale *de bruno hauter*

bernice grohskopf



duculot

Notes on the Hauter Experiment



by Bernice Grohskopf

L'école idéale de Bruno Hauter

Bernice GROHSKOPF

PREMIER JOUR

Je ne sais pas comment je suis arrivée ici. J'ignore où je me trouve et où sont mes parents. Mais je ne suis pas du tout effrayée. Je ne sais même pas très bien depuis combien de temps je suis là : le programme des journées est si régulier que les jours se ressemblent, se confondent dans la mémoire, et leur nombre est imprécis. Nous n'appelons pas les jours qui passent par leur nom habituel, lundi, mardi et cetera. Nous ne leur donnons pas de nom du tout. Ils s'écoulent et se suivent, tous pareils, sans dimanche ni repos, et nous allons en classe chaque jour. Rien que d'y penser, je me sens fatiguée, mais malgré tout c'est amusant. Tout est intéressant ici, bien plus qu'à mon école.

C'est le premier jour où je prends des notes dans ce journal. Jusqu'à présent je n'ai trouvé personne à qui parler. Aucun des autres enfants ne répond à mes questions. Quand je demande autour de moi où nous nous trouvons et quel est le nom de cet endroit, ils se contentent de secouer la tête ou de hausser les épaules.

Tout ici semble poli et brillant, propre, ordonné, et tout ce que nous faisons est réglé par un horaire. Il y a un grand écran de télévision dans la salle à manger, comme ceux qui indiquent les départs et arrivées dans les aéroports, et le programme de nos journées s'y inscrit en lettres blanches. Nous le lisons chaque matin au petit déjeuner, et où que nous allions, dans chaque classe et chaque couloir, des écrans plus petits répètent le même programme, avec une flèche rouge pointant l'heure en cours. Cela se présente à peu près comme ceci :

- Petit déjeuner
- Mathématiques
- Sciences
- Collation matinale
- Littérature
- Histoire naturelle
- Déjeuner
- Film sur l'archéologie
- Latin
- Histoire de l'art
- Musique

Et ainsi de suite. Certains jours nous avons un programme encore plus chargé que celui-là. Mais il faut que je m'arrête d'écrire maintenant parce que la lampe bleue s'est mise à clignoter, ce qui signifie qu'il est heure d'aller au lit. Il n'y a ni cloche ni sonnerie ici. Pas de bruit du tout. Rien que ces écrans de TV réglant nos journées, et des lumières clignotantes de couleurs, qui ont chacune une signification différente. Il n'y a pas d'horloge non plus. Et jusqu'à présent, je n'ai aperçu aucune grande personne.

DEUXIEME JOUR

Je ne sais pas de combien de temps je disposerai pour écrire. En ce moment, nous sommes toutes au lit. La plupart des autres lisent, certaines continuent de faire leurs devoirs. Ma voisine de lit se lime les ongles.

Aujourd'hui, au cours de musique, on nous a joué un prélude de Chopin. Il m'a rappelé la maison, parce que je le jouais parfois au piano, ou du moins je jouais quelque chose qui lui ressemblait. Ce que nous avons entendu m'a paru beaucoup plus difficile que ce que je jouais, il m'a semblé qu'il y avait plus de notes. Ou peut-être est-ce moi qui sautais quelques notes par-ci par-là ? En classe, la musique nous parvient par un haut-parleur. Après le prélude de Chopin, une voix d'adulte nous expliqua un tas de choses à son sujet, pourquoi le compositeur avait écrit tel accord dans telle clef, comment la musique est composée suivant des lois harmoniques et cetera. Je n'ai pas très bien compris tout cela. Puis le prélude fut joué à nouveau, et c'était fantastique. Il devait sûrement s'agir d'un pianiste célèbre, quelqu'un qui a passé des millions d'heures à s'entraîner. Mon amie Lily Lowenthal, qui se prend pour une autorité à propos de tout, me disait souvent que je ne deviendrais jamais une grande pianiste parce que je ne m'exerce pas plus de six ou sept minutes par semaine. Elle disait que je devais m'entraîner au moins *six heures par jour* pour devenir acceptable ! Je lui ai dit que je n'avais pas l'intention de devenir une grande pianiste puisque je veux être écrivain, sur quoi elle a pris un air de dégoût ennuyé en faisant une grimace prétentieuse. Je suis contente que Lily ne soit pas ici avec moi.

Nous n'avons pas de professeurs. Dans chaque classe il y a un écran de TV et une voix qui arrive par un haut-parleur, mais on ne voit pas les haut-parleurs, ils sont probablement logés dans ces trous grillagés dans les murs, que j'avais d'abord pris pour des bouches d'aération. J'aime mieux ça qu'un prof. A la maison, mon oncle Norman dit toujours à maman que l'enseignement serait amélioré si on se débarrassait des enseignants, et maman lui réplique en riant qu'il n'est qu'un doux rêveur. Maman a été institutrice avant de se marier. Ils se disputent tout le temps au sujet des théories éducatives d'oncle Norman, mais ce sont des discussions amicales, pas de vraies bagarres comme mon père en a avec oncle Paul à propos de politique ou des cours de la Bourse.

Mais je reviens à nos cours. Les voix dans le haut-parleur sont douces et calmes, tout à fait la façon de parler de mon oncle Norman, et elles commentent ou expliquent le sujet qui est exposé sur l'écran de TV. En plus des cours, nous avons aussi des heures d'études pour faire nos devoirs, et des interrogations écrites. Nous glissons nos feuilles d'interro dans des sortes de trappes dans le mur, qui fonctionnent comme un vide-ordures ou comme un monte-plats. Quand la lumière violette s'allume au mur au-dessus de la petite porte, nous pouvons l'ouvrir pour y déposer nos devoirs, ou reprendre nos devoirs précédents, corrigés. Dans la salle de douches, il y a des trappes beaucoup plus grandes où nous déposons chaque jour notre linge sale. Il nous revient par un tapis roulant qui sort du mur, lessivé, repassé, bien rangé en petits paquets, par ordre alphabétique. Tous mes vêtements sont ensemble, chaque pièce marquée à mon nom, *Evelyne Chestnut*, en lettres d'imprimerie. Nous sommes tous habillés de même, nous portons des sandales, des blue-jeans ou des pantalons de velours, et des polos ou des T-shirts en coton. Les vêtements ne se salissent pas beaucoup ici.

La fille qui occupe le lit voisin du mien s'appelle Marcia. Elle a de splendides sourcils noirs comme j'aimerais en avoir, ses cils sont noirs aussi, et ses cheveux. Elle a de grands yeux rêveurs, gris pâle. Elle n'est pas bavarde : quand je lui pose une question, elle répond par un haussement d'épaules. Ce n'est pas très amical, mais personne ne l'est ici.

Il y a une fille de couleur, grande et mince, très belle, qui s'appelle Drucy et qui semble être une meneuse. Tout le monde la traite comme si elle était quelqu'un de spécial, mais je ne comprends pas pourquoi. Deux des autres la suivent partout comme son ombre, je ne connais pas leur nom. Elles ne parlent presque jamais et imitent tout ce que fait Drucy. Je ne supporte pas ces filles du genre « singe-imité-son-maître » incapables d'avoir une idée à elles. Je ne saurais dire si Drucy les aime bien et est contente de les avoir toujours près d'elle. Elle semble se considérer comme importante.

Personne ne parle beaucoup ici, et personne ne crie, jamais. C'est ce qu'il y a de plus étrange : le silence. Il n'y a presque pas de bruit. Ce serait différent si Lily Lowenthal était là. On l'entendrait, elle ! Nos sandales ne font pas de bruit quand nous marchons, le sol et les murs sont faits de je ne sais quelle matière insonorisante.

Toutes les filles dorment ensemble dans une grande chambre où nos lits sont proprement alignés. A côté de chaque lit se trouvent une petite table avec un tiroir, et deux étagères au mur pour poser ses affaires. Nous faisons nos lits nous-mêmes. Chaque lit est couvert d'une courteline de couleur différente et nous avons chacune des draps d'une couleur différente aussi. La chambre semble ne jamais être sale, mais il faut bien que quelqu'un la nettoie.

La lumière bleue s'est mise à clignoter. Demain, j'essaierai de décrire les autres pièces. Cet endroit est immense, deux grands bâtiments rien que pour nous !

TROISIEME JOUR

Je n'ai pas achevé de décrire notre programme quotidien, mais je voudrais d'abord parler des autres chambres. Et de notre magnifique cour de récréation. Je n'en aurai peut-être pas le temps parce que je crois qu'il est déjà tard et la lumière bleue va bientôt s'allumer.

Au matin, ce sont des lampes jaunes qui clignotent pour nous éveiller et nous dire qu'il est l'heure de se lever. Pas de sonnerie, pas de cloche, pas de bruit. Je n'ai toujours pas aperçu le moindre adulte. Quand j'ai fait remarquer cela à Marcia, elle a haussé les épaules. C'est ce qu'ils font tous ici. Personne ne semble désireux de parler. Tout le monde obéit aux lumières et les lumières sont partout : dans les chambres et les couloirs, dans les classes, dans la salle à manger et la salle de repos. La lumière verte annonce les repas, la rouge signale le début d'un cours, la bleue indique le moment de se mettre au lit. La plupart du temps les lumières sont clignotantes, mais pendant les heures de cours et d'étude la lumière blanche s'allume et reste allumée. On apprend à connaître le système presque dès le premier jour et on s'y habitue très vite. Pour moi, c'est un soulagement de ne pas avoir constamment quelqu'un, prof ou surveillant, qui me rappelle à chaque instant ce que je suis supposée faire.

Je voudrais achever de décrire nos journées. Le programme n'est pas le même tous les jours et nous avons un tas d'activités en plus des matières scolaires habituelles : anthropologie, histoire de l'art, quelque chose qui s'appelle sociologie, à propos des différentes façons de vivre des gens dans les différentes parties du monde. Parfois nous avons des leçons de cuisine, sauf que nous ne cuisinons pas nous-mêmes, nous suivons simplement la leçon sur l'écran de TV. On nous passe des films sur l'agriculture et la poterie ou des choses de ce genre. Tout ça me plaît beaucoup, j'ai un peu l'impression de vivre à l'intérieur d'une encyclopédie. Mon oncle Norman répète toujours à maman que les enfants sont capables d'apprendre n'importe quoi et de s'intéresser à tout ; maman réplique chaque fois que ça dépend, que ça varie d'un enfant à l'autre. Oncle Norman dit qu'un bon prof, qui aime son sujet, peut y intéresser n'importe quel enfant raisonnablement intelligent. Mais il affirme que la plupart des professeurs détestent leur sujet à peine un peu moins qu'ils détestent les enfants. Je ne crois pas que ce soit vrai pour tous les professeurs. Certains aiment vraiment les enfants et savent comment rendre tout intéressant et même amusant. Il y en a qui sont vaches, c'est vrai, d'autres sont mortellement ennuyeux et quelques-uns me paraissent même carrément stupides. Mais, comme dit maman : « C'est la vie ».

Parmi nous, Drucy est le point de mire de tout le monde, je me demande pourquoi. Les deux filles qui sont toujours avec elle semblent en adoration pour elle. D'autres se rapprochent et sont tout le temps fourrées avec elle, puis semblent reprendre leurs distances. Peut-être Drucy est-elle trop intelligente pour que tout le monde la supporte. Et elle est autoritaire.

Il se forme de petits groupes parmi nous et dans chaque clan on essaie de tenir les autres à l'écart. Maman dit que les adultes agissent ainsi également, mais que ça se remarque moins parce qu'ils ne le montrent pas ouvertement. Dans un des clans, ils se trouvent très « dans le vent » et sont plutôt snobs, comme Lily. Dans l'autre, ils se prennent pour des « durs ». La belle affaire ! Je n'ai pas l'intention de perdre mon temps avec les uns ni avec les autres.

QUATRIEME JOUR

Ce matin, après les cours de math et de sciences, nous prenons, comme chaque jour, la collation du milieu de la matinée dans la salle de repos. Des plateaux en plastique chargés de verres de lait et d'assiettes de biscuits arrivent sur un tapis roulant, tout comme nos repas sont amenés à la salle à manger. Mais la salle de repos ne ressemble pas à la salle à manger, elle est plus vivante, c'est l'endroit le plus gaîment décoré de tout le bâtiment. Il y a des canapés et des fauteuils en cuir, bleus, orange et jaunes. Le sol est formé de carrés bleus, blancs et orange. Les tables sont blanches ou jaunes, entourées de chaises bleues en plastique moulé. Il y a des tables de lecture, des livres, des magazines, une armoire pleine de jeux – et ce sont tous des jeux instructifs et éducatifs. Oncle Norman me dit toujours qu'apprendre peut être aussi amusant que jouer. Le mobilier est disposé par groupes de quatre : quatre chaises autour d'une table, ou un canapé et deux chaises entourant une table basse, avec un lampadaire de chaque côté. Tout le monde aime bien cette salle de repos parce qu'elle est comme un living-room spécialement pour enfants, confortable et agréable ; on peut y lire, y jouer, y bavarder, mais c'est le genre de living-room où on ne se fera pas attraper par les grandes personnes si on y met du désordre. Je veux dire qu'il n'y a tout simplement pas moyen d'y faire du désordre, ni des dégâts et des bêtises. C'est bien reposant. Il n'y a pas de bibelots de fantaisie, vases de fleurs ou autres babioles, si faciles à accrocher et à casser. Pas de coussins précieux sur lesquels on renverse toujours quelque chose. C'est curieux : je ne renverse jamais rien sur un coussin ou une nappe facile à laver, mais il suffit qu'on m'installe sur un de ces canapés en beau velours et, pardon !

Ce matin, j'étais assise à une table avec Marcia et une autre fille qui s'appelle Lénore et qui, d'aspect, est tout le contraire de Marcia : petites bouclettes blondes, teint pâle et plutôt maladif, yeux bleus au regard inquiet. Un garçon du nom de Karl complétait notre table. Il a un visage mince, le nez pointu, des cheveux roux, et on dirait toujours qu'il va se mettre à pleurer ou qu'il vient de s'arrêter de pleurer. Il a l'air sérieux et studieux, mais je crois que c'est uniquement à cause de ses lunettes. C'est un nerveux, toujours en train de tapoter des pieds, de se gratter le nez ou de se frotter les mains.

Marcia me dit tout à coup que je pouvais avoir son biscuit si j'en avais envie. C'est la seule façon ici d'obtenir un supplément de quoi que ce soit, parce que nous avons un régime très étudié, soigneusement équilibré et mesuré, pour favoriser la croissance. Aussi est-ce un véritable cadeau de prix quand quelqu'un vous offre sa part de fruits, de biscuit ou de crème glacée. Ce sont les seules friandises que nous recevons. Je n'ai jamais aperçu un bonbon ni un morceau de chocolat. Ceux qui dirigent cet endroit, quels qu'ils soient, veulent s'assurer que nous avons un esprit sain dans un corps sain : *mens sana in corpore sano*, nous avons appris ça au cours de latin. Je me suis sentie heureuse que Marcia m'offre son biscuit, pas seulement parce que je désirais un biscuit de plus, mais parce que ça signifiait qu'elle m'aime bien ; je n'aurais certainement jamais pu le deviner par les rares paroles qu'elle m'adresse ou les regards, tout aussi rares, que nous échangeons. C'est ce qu'il y a de pire ici : on dirait que personne ne s'occupe de personne, que chacun cherche à éviter tous les autres. Aussi étais-je débordante de joie pour une fois, que quelqu'un ait fait suffisamment attention à moi pour m'offrir quelque chose. Je lui ai dit :

- Merci, merci beaucoup. Tu es sûre que tu ne le veux pas ?

- Non, tu peux l'avoir.

- On va le partager.

Ce n'est pas si facile de casser un biscuit juste au milieu. Une moitié était plus grande que l'autre. Nous avons essayé de les rendre égales en cassant des petits morceaux et en les rassemblant comme les pièces d'un puzzle. Je me concentrais avec tellement de sérieux sur ces miettes de biscuit que ça devait paraître comique ; brusquement, Marcia a éclaté de rire. Tout le monde dans la salle s'est retourné vers elle et elle est devenue rouge pivoine. J'ai demandé :

- Est-ce qu'il est défendu de rire ici ?

Marcia baissait la tête sans rien dire ; c'est Lénore qui m'a répondu, à voix basse :

- Ce n'est pas défendu, mais personne ne le fait.

Je les ai regardés l'un après l'autre, Marcia, Karl, Lénore, puis j'ai demandé :

- Comment sommes-nous arrivés ici ?

Ils m'ont répondu de la façon habituelle, en haussant les épaules d'un air ennuyé. Ils commençaient à m'énerver.

- Vous n'avez pas envie de le savoir ?

Ils m'ont lancé un regard qui voulait dire que je parlais trop haut.

- Vous n'avez pas envie de sortir d'ici et de revoir vos parents ?

Tous trois sont restés silencieux un long moment, les yeux baissés. Puis Lénore chuchota, si bas que je l'entendais à peine :

- Il y en a quelques-uns qui essaient de s'évader.

- Qu'est-ce que tu veux dire ?

- Ils essaient de découvrir comment s'en aller d'ici.

Je les ai dévisagés tour à tour et j'ai vu une étrange lueur dans leur regard. Honnêtement, c'était la première fois que je me rendais compte que peut-être il n'était pas facile de sortir de cet endroit.

- N'as-tu jamais remarqué, murmura Karl en se penchant vers moi, que toutes les portes et les fenêtres s'ouvrent sur la cour de récréation au centre du bâtiment ? Il n'y a aucune porte ni fenêtre vers l'extérieur. *Il n'y a pas de sortie.*

CINQUIEME JOUR

Aujourd'hui, je me suis sentie mal à l'aise et vaguement effrayée pendant toute la journée. Je suppose que je n'y avais encore jamais pensé ou que je ne voulais pas me rendre compte que nous sommes prisonniers ici. J'étais trop occupée et intéressée par toutes les nouvelles choses que nous apprenons, et trop soulagée d'être débarrassée de mes profs et de leurs remarques déplaisantes. Quoique, pour être honnête, il y en ait une ou deux qui me manquent, comme M^{lle} Sweeney et M^{me} Goldman, qui nous aiment bien et sont gentilles. Et je suppose que, en un sens, je me sentais un peu soulagée aussi d'être débarrassée de mes parents. Et de cette petite snob de Lily Lowenthal.

Mais je ne pensais pas que nous étions enfermés ici pour toujours. J'acceptais d'être là pour le moment, voilà tout, sans réfléchir plus loin. Je crois que les enfants s'habituent à ne pas se poser de questions et à accepter la situation telle qu'elle est. Après tout, il y a tant de questions auxquelles nos parents ne répondent pas et tant de choses qu'ils nous font faire sans nous demander si ça nous plaît, d'endroits où ils nous emmènent sans que nous ayons envie de les accompagner, comme par exemple aller faire des commissions, ou aller chez le dentiste, ou au musée et au concert, ou en visite dans *la famille*. La famille me demande toujours comment ça va à l'école, « mon Dieu, comme tu as grandi ! », et comment va l'écrivain en herbe, et est-ce que tu vas bientôt te marier, et d'autres idioties pareilles.

Les enfants apprennent à ignorer ce genre de choses. La vie ne serait pas possible s'il fallait écouter et être attentif tout le temps et avaler tout ça. La plupart du temps, les enfants apprennent à supporter passivement, en faisant semblant d'écouter et d'être là, mais en réalité ils n'y sont pas, ils se promènent ailleurs, quelque part dans leur tête en attendant que ce soit fini.

Je suppose que c'est ce que je faisais ici. J'étais là, j'acceptais l'idée que j'étais là, mais bientôt tout redeviendrait comme avant et je me retrouverais à la maison avec mes parents et mon petit frère Muffy et les chiens, je reverrais mon oncle Norman et nous nous remettrions à discuter, je l'écouterais à nouveau bavarder avec maman au sujet de sa thèse de psychologie et de ses théories sur l'éducation.

Mais maintenant que j'ai compris qu'il n'y a pas moyen de sortir d'ici, je suis malade d'envie de retourner à la maison, encore pire que la première fois où je suis allée en colonie de vacances, quand Muffy était tout petit. Muffy me manque beaucoup. Papa et maman aussi, et

oncle Norman, mais Muffy encore plus, parce qu'il était toujours le premier à m'accueillir quand je revenais de l'école. Il rentrait à la maison avant moi parce que son école est plus près de chez nous et il avait toujours des questions urgentes à me poser dès l'instant où j'arrivais. C'était habituellement quelque chose à quoi maman ne pouvait pas répondre et elle lui avait dit de me le demander à moi. Un jour, il me posa cette question :

- Évy, est-ce que les petits oiseaux aiment le chewing-gum ?

Il y a longtemps de ça, il n'avait encore que quatre ans et ce problème semblait fort le tracasser. Muffy est un de ces gosses qui adorent faire des petits cadeaux et des surprises, soigneusement embobinés dans un papier d'emballage-cadeau qu'il a récupéré et mis de côté dans ce but. Sans doute avait-il l'intention d'offrir du chewing-gum aux oiseaux qui ont une mangeoire dans notre jardin. Je l'aime bien, mon petit frère. Mais parfois, il peut être une vraie peste, surtout maintenant qu'il devient plus grand et se livre à sa grossièreté de garçon, par exemple à propos de mes « protubérances », comme il dit. Il adore les longs mots de ce genre. Un jour, son instituteur avait donné comme devoir une série de grands mots compliqués à utiliser dans des phrases. Un des mots était *impedimenta* et Muffy écrivit : « L'homme est mort d'une crise aiguë d'impedimenta ». Papa en a tellement ri qu'il est devenu tout rouge et a failli s'étrangler. Je donnerais n'importe quoi pour revoir mon petit frère maintenant. Et les chiens, Nelson et Blue. Ils me manquent aussi. Mais pas Lily. Elle est ce qu'on appelle ma « meilleure » amie, mais nous sommes toujours en train de nous chamailler. Elle n'arrête pas de se vanter que leur voiture est plus grosse que la nôtre, leur pelouse plus belle et plus grande, que sa mère est plus élégante que la mienne et a des amies plus riches, et que son père a une plus belle situation que le mien et gagne plus d'argent. Je ne sais vraiment pas pourquoi je reste son amie, sinon parce que c'est difficile de laisser tomber quelqu'un.

Ce soir, je me suis mise au lit un peu plus tôt que les autres car je me sentais triste et fatiguée. J'ai essayé d'interroger Marcia à propos de ceux qui voudraient s'évader, mais elle a secoué la tête comme pour dire qu'elle n'avait pas envie d'en parler.

Et maintenant, qu'est-ce que je vais faire ? J'ai bien examiné les lieux aujourd'hui, à l'intérieur et à l'extérieur, et c'est comme Karl l'a dit : *il n'y a pas de sortie*. Les deux cours de récréation sont chacune au centre d'un des bâtiments, elles sont reliées par un jardin. Toutes les portes et les fenêtres s'ouvrent sur une des cours ou sur le jardin. A l'intérieur, il y a un grand couloir qui semble faire tout le tour de chaque bâtiment, mais d'un côté ce n'est qu'un mur sans la moindre ouverture, sauf les petites bouches d'aération, et de l'autre côté sont les portes des classes et des autres pièces. Je ne sais pas quoi faire. Je pourrais essayer de découvrir qui sont ceux qui veulent essayer de sortir. Ce matin pendant la collation, j'ai demandé à Marcia et Lénore si elles avaient envie de s'en aller. Après un long moment de réflexion, Marcia a répondu :

- Oui et non... Je me plais assez ici. Tout est tellement facile, on n'a pas besoin de réfléchir et de se casser la tête, on a tout le temps quelque chose à faire, il suffit de se laisser aller et les jours passent. Et puis je n'ai pas vraiment envie de rentrer à la maison parce que ma mère est toujours après moi ; elle m'oblige à faire une heure de piano tous les soirs, et quand elle n'est pas là, c'est ma grande sœur qui la remplace et elle ne vaut pas mieux ! Ici, au moins, il y a d'autres enfants. A la maison, je suis toujours seule. Quand je rentre de l'école, l'appartement est vide, je dois attendre jusque six heures que mes parents reviennent de leur travail, je m'ennuie. Et parfois j'ai peur. Il me semble toujours que j'entends des bruits bizarres quand je suis seule.

Karl ne disait rien, mais j'ai remarqué qu'il avait les yeux rouges comme s'il allait pleurer et que sa pomme d'Adam montait et descendait le long de son cou.

Je ne crois pas qu'il me reste encore beaucoup de temps pour écrire ; la lumière bleue va bientôt se mettre à clignoter : je ne pourrai donc pas décrire la salle à manger. Mais je voudrais vite expliquer que je me demande plus ou moins pourquoi je suis ici. Si la plupart des autres enfants sont malheureux chez eux, qu'est-ce que je fais parmi eux ? Moi, je ne suis pas si malheureuse que ça à la maison. Oh ! Bien sûr, je me fais parfois attraper par maman quand ma chambre est en désordre, si j'oublie de sortir la poubelle ou si j'ai mangé trop de bonbons juste avant le dîner. Je crois que le pire, c'est quand elle me traite de paresseuse parce que je ne me décide pas à faire mes devoirs avant la dernière minute. Maman ne supporte pas non plus que je reste éveillée très tard pour écrire dans mes carnets de notes. Elle se moque de moi quand je dis que je veux devenir écrivain. Ce n'est pas juste. Et papa se moque aussi : il m'appelle Virginia Woolf ou Louisa Mary Alcott¹ et il se fâche parce que mes cotes de math sont insuffisantes. Des fois, j'ai vraiment l'impression qu'il

¹ Femmes écrivains américaines célèbres.

aime mieux mon frère que moi. Il rit quand Muffy l'interrompt avec ses questions ou renverse quelque chose sur la table. Mais moi ! Moi je suis censée être parfaite ! Oncle Norman, qui est psychologue dans une école, m'a expliqué que c'est parce que je suis l'aînée que papa en attend plus de moi que de mon frère.

Mais tout cela, ce n'est pas ce qu'on peut appeler être malheureuse à la maison. C'est simplement *la façon normale et habituelle de ne pas être heureuse*. Du moins, je suppose que la plupart des enfants ont à se plaindre de petites choses comme ça, particulièrement ceux qui comme moi se sentent une vocation artistique mais que leurs parents veulent élever comme des gens ordinaires qui plus tard gagneront de l'argent avec un « bon » métier.

Il me semble que les enfants ici sont les mêmes que partout ailleurs : les snobs font bande à part pour pouvoir mépriser tous les autres, les durs et ceux qui se prennent pour des durs restent entre eux.

Aujourd'hui, dans la bibliothèque, j'ai entendu des bruits curieux, une sorte de faible ronflement, un léger cliquetis, on aurait dit le son d'une caméra. Il me semble maintenant que je l'avais déjà entendu auparavant sans vraiment y faire attention. Je ne sais pas si les autres l'ont entendu aussi. Quand j'ai tourné la tête pour découvrir d'où provenait ce bruit, il s'est arrêté.

Voilà la lumière bleue.

SIXIEME JOUR

Le programme est différent chaque jour, sauf que nous avons toujours math et sciences aux premières heures de la matinée. Nous avons aussi lecture et composition littéraire tous les jours, mais les autres cours sont moins réguliers et nous ne savons jamais d'avance quels cours nous aurons le lendemain. Nous suivons simplement le programme annoncé à la TV et les indications de la flèche rouge.

Aujourd'hui nous avons vu un film de sciences naturelles et nous avons appris comment fonctionnent les cycles de la vie. C'est vraiment extraordinaire la façon dont tout est harmonisé et se combine, comme un grand orchestre. Par exemple, il existe une espèce d'insectes qui pondent leurs œufs dans les arbres morts. Puis arrive une mouche avec un drôle de nom que j'ai oublié, qui pond ses œufs dans les larves des insectes. Puis un oiseau du genre pivert a son attention attirée par le bruit de ces minuscules activités à l'intérieur du bois et se met à frapper du bec sur le tronc de l'arbre, jusqu'à ce que le bois pourri tombe en morceaux sur le sol et que les morceaux d'écorce se mélangent peu à peu avec la terre. La voix du haut-parleur nous a dit qu'il fallait un millier d'années pour former trois centimètres d'épaisseur de sol. Mille ans ! Il est difficile d'imaginer que ça prenne si longtemps et il m'est presque impossible de me représenter une durée pareille, si différente des heures et des jours et des quelques années que je connais. Je me rappelle un dessin, dans un des livres d'oncle Norman : il montre un oiseau aiguisant son bec sur le sommet d'une immense montagne. Le livre dit que l'oiseau vient une fois tous les mille ans pour frotter son bec sur le sommet de cette montagne, et que quand la montagne entière aura été usée par ces frottements, l'éternité sera à peine commencée. Chaque fois que je suis chez oncle Norman, je vais dans la petite pièce où il garde ses livres pour regarder ce dessin, mais je n'arrive toujours pas à me représenter ce que peut être l'éternité. Mon oncle Norman a des quantités énormes de livres. Maman lui dit toujours qu'il devrait se décider à se marier, mais il réplique en riant qu'il n'aura pas les moyens de nourrir une famille tant qu'il n'aura pas terminé sa thèse de doctorat. Maman dit qu'il cuisine aussi bien qu'un maître-queux, mais chaque fois que nous allons dîner chez lui, mes parents se disputent ensuite. Papa se plaint toujours que la cuisine d'oncle Norman lui donne des indigestions et maman dit que c'est pourtant de la fine cuisine de gourmet.

- S'il est si bon cuisinier, demande papa en riant, comment se fait-il qu'il ne soit pas marié ? C'est une des plaisanteries favorites de papa. Il appelle oncle Norman le « petit bébé » de maman :

- Alors, ton petit bébé de frère vient à la maison ce soir ?

Oncle Norman a trente-deux ans, mais maman le considère encore comme son petit frère. Elle avait six ans quand il est né et elle s'est toujours sentie l'aînée. Mais je ne vois pas ce qu'il y a de comique ou d'étrange à n'être pas marié à trente-deux ans. Ça vaut mieux que d'être divorcé.

Chaque fois que nous avons une interrogation écrite, la voix du haut-parleur nous dit d'ouvrir la porte du monte-plats et nous y trouvons un paquet de questionnaires, chacun portant un nom. La porte du monte-plats ne s'ouvre que quand la lampe violette qui se trouve au-dessus s'est allumée. Pendant les interrogos, il n'y a personne pour nous surveiller d'un œil soupçonneux, nous accuser de copier et nous donner l'impression d'être des criminels, ce qui fait que personne ne triche ! Quand nous avons terminé, nous déposons nos feuilles dans le tiroir du monte-plats. Dès qu'elles y sont toutes, la porte se referme et se verrouille. C'est le même système dans chaque classe. Les feuilles corrigées nous reviennent de la même façon. Quand la lumière violette s'allume, c'est signe que nous pouvons ouvrir. Les interrogos sont toujours corrigées, ce n'est pas comme à l'école où les profs oublient parfois de nous les remettre ou bien nous les rendent sans avoir corrigé les fautes. Ici, elles sont soigneusement annotées et commentées, par quelqu'un qui essaie réellement de nous aider à apprendre. Les fautes sont soulignées au marqueur brun et quand une explication est nécessaire, elle se

trouve toujours là. On ne nous donne pas de points ni de cotes sur nos devoirs et nos interros, mais il y a toujours une critique ou une appréciation, qui nous encourage au lieu de nous prendre pour des idiots comme le font les notes et les remarques de certains professeurs. Je crois qu'il y a des profs qui éprouvent vraiment du plaisir à corriger les devoirs en sabrant au crayon rouge. Peut-être est-ce parce que tant de professeurs ont eux-mêmes eu une enfance malheureuse. C'est du moins ce que dit oncle Norman. Il m'a expliqué que beaucoup de gens choisissent la profession d'enseignant parce que ça leur permet de se sentir importants et plus malins que les autres, mais ils ne le sont pas du tout. La plupart des profs de mon école sont vraiment bien, mais M^{elle} Zabriski, par exemple, *prétend* bien connaître les maths mais en fait, elle n'y connaît pas grand-chose. Souvent, après avoir inscrit quelques notes au tableau, elle les relit puis se dépêche de les effacer avant que nous ayons eu le temps de voir où elle s'est trompée. Ça doit être pour ça qu'elle est si vache avec nous. Quand vous ne savez pas de quoi vous parlez, ça vous rend forcément irritable, et quand vous êtes stupides, comme le sont certains profs, vous faites en sorte que les élèves se sentent encore plus stupides que vous.

Aujourd'hui, nous avons vu un film en couleurs sur la façon de soigner les animaux. Il y avait un petit chien noir dans le film qui m'a rappelé Nelson et sa manie de sautiller autour de moi quand je rentre de l'école en s'efforçant de ne pas me bondir dessus. Papa dit que nous devons lui apprendre à ne pas sauter sur les gens, que ce n'est pas bien, et qu'il ne l'apprendra jamais si nous lui permettons de sauter sur certaines personnes et pas sur d'autres. J'ai une envie folle d'avoir Nelson ici et de sentir son nez froid et mouillé contre ma joue. Parfois, la nuit, il saute sur mon lit et se couche en rond à mes pieds ; c'est sa place préférée, mais il sait que maman le chasserait si elle le trouvait là, ça se voit à sa manière de tenir les yeux fermés et de faire semblant de dormir tout en guettant les pas de maman, les oreilles frémissantes, de façon à pouvoir sauter en bas du lit avant qu'elle l'ait découvert. Demain, j'essaierai d'en apprendre plus long sur ceux qui veulent s'évader.

SEPTIEME JOUR

Je voudrais décrire la salle à manger, mais avant tout il faut que je parle de ce projet d'évasion. Je crois avoir découvert ceux qui veulent tenter le coup. Le meneur semble être la

filles de couleur, Drucy. Elle et les autres qui sont toujours fourrées avec elle, bavardaient ensemble ce matin pendant la récréation. Je ne me trouvais pas loin et je faisais semblant de ne pas les écouter, mais à un moment Drucy a dit, sans vraiment regarder de mon côté :

- Les murs ont des oreilles, par ici...

J'étais un peu gênée qu'elle ait vu que je les épiais. J'allais me décider à lui demander si elle et les autres voulaient s'en aller d'ici, j'avais déjà la bouche ouverte pour parler, mais elle a posé un doigt sur ses lèvres en roulant des yeux à droite et à gauche comme pour me montrer que nous étions surveillées. J'ai hoché la tête pour dire que j'avais compris et Drucy m'a regardée d'un drôle d'air puis a secoué la tête comme pour dire : « Nous ne voulons pas de toi ». Les autres se regardaient d'un air effrayé ou souriaient vaguement, l'allure coupable. Puis Drucy m'a dit :

- Tu ne tiens pas à avoir des ennuis, hein ? Alors, va jouer plus loin.

Elle m'a poussée et je me suis éloignée. J'ai remarqué Marcia et Lénore qui nous guignaient du coin de l'œil tout en faisant semblant de s'occuper d'autre chose. Ça m'embarrasse toujours quand on m'observe ainsi. Quand je sens que quelqu'un m'épie, je me mets à marcher toute raide comme une marionnette, j'ai l'impression que mes bras et mes jambes sont devenus en bois. La cour de récréation était silencieuse, il me semblait que tout le monde me regardait. C'est une chose qui me met mal à l'aise ici, ce silence. Personne ne répond aux questions et chacun surveille tous les autres. Drucy et sa petite bande se conduisaient presque comme si elles se savaient observées par un œil invisible. Peut-être y a-t-il réellement un système de surveillance caché quelque part, comme ceux installés dans les grands magasins pour surprendre les gens qui volent dans les rayons. Dans ce cas, il est bien caché : je n'ai rien vu nulle part qui y ressemble.

Un peu plus tard, quand nous étions aux douches, j'ai demandé à Marcia, à voix basse, en montrant discrètement Drucy :

- C'est elle... ?

Marcia a fait signe que oui.

Nous sommes vingt-quatre en tout ici, douze garçons et douze filles. Je ne les connais pas encore tous. En général nous avons cours tous ensemble, mais parfois on nous sépare en plusieurs groupes qui vont dans des classes différentes, quoique nous y recevions tous le même cours. Je ne comprends rien à tout ça. Peut-être certaines leçons sont-elles plus faciles à expliquer à un petit groupe ? L'écran de TV nous indique qui doit aller dans telle ou telle classe. Quand nous sommes séparés ainsi, on dirait que les choses se passent plus amicalement entre nous. Aujourd'hui, une fille du groupe des snobs, Ginny, m'a adressé la parole, alors que quand elle est avec Véra, Suzy et les autres, elles font toutes comme si je n'existais pas.

Nous allons aux douches tous les soirs avant de nous coucher. Tous les vêtements sont déposés dans l'ouverture du monte-plats. Il y a un distributeur de savon liquide dans chaque cabine de douche et nous avons tous une grande serviette de toilette marquée à notre nom, comme les pyjamas propres qui nous parviennent chaque soir par le monte-plats. J'aime bien la façon dont mon nom est écrit sur le linge : *Évelyne Chestnut*. Mais presque personne ne m'appelle Évelyne, on dit plus souvent Évy. Muffy, mon petit frère, m'appelle parfois Lady Evelinda, pour me taquiner, et en retour je l'appelle Lord Marvinski, parce que son vrai prénom est Marvin. Lily Lowenthal, cette poseuse, signe ses lettres *Liliane Lion-Duval*. Quel nom ! Elle prétend que c'est la traduction de Lowenthal. Si elle était ici avec nous, elle ferait sûrement partie du clan des snobs avec Ginny, Véra et Suzy.

Je me demande où et comment notre linge est lessivé et repassé chaque jour. Et qui corrige nos devoirs ? Qui prépare les repas ? Qui les fait parvenir à la salle à manger ? C'est encore une autre chose dont je voudrais parler : les repas. Et il faut que je parle de la bibliothèque et des salles d'étude.

Certains d'entre nous sont intelligents, et d'autres le sont moins. Comme partout, quoi. Ceux qui sont forts en math ou en sciences ne sont pas nécessairement forts dans les autres branches. Sans professeurs dont on puisse parler et se plaindre, nous manquons de sujets de conversation. Les enfants ne parlent généralement de rien d'autre que de leurs profs, de leurs parents et d'eux-mêmes, ou encore de ce qu'ils ont vu à la télé. Sauf, bien entendu, ceux qui aiment échanger leurs dernières découvertes sur les « réalités de l'existence ».

J'ai appris que deux de ceux qui sont toujours fourrés avec Drucy s'appellent Stanley et Rhoda. Ils ont l'air plutôt timides et trouillards, ils se regardent l'un l'autre avant de répondre quand on leur parle et ils sont toujours occupés à tourner les yeux en tous sens comme s'ils

se sentaient suivis et surveillés. Je les trouve assez idiots et je me demande comment Drucy les supporte. Un autre des garçons s'appelle Joël, il flotte d'un groupe à l'autre sans se fixer. Je voulais décrire la salle à manger, mais voilà la lumière bleue qui clignote.

HUITIEME JOUR

Nous avons vu un film sur Léonard de Vinci aujourd'hui. Quel soulagement, après la barbe de cours de sciences ! Toute une heure sur l'osmose !

Léonard de Vinci était un type formidable. Il a fait de tout, et tout à la perfection. J'ai bien aimé le début du film, où on montrait comme il était solitaire quand il était petit, et comment il a commencé à s'intéresser à la nature. Il voulait tout observer, examiner et comprendre. Il était si curieux de savoir comment les hommes sont faits à l'intérieur qu'il s'est mis à ouvrir des gens pour regarder dedans. Quand ils étaient morts, évidemment. Une fois, dans un hôpital, il bavardait avec un vieux bonhomme, vraiment vieux, il était au moins centenaire, et le vieux est mort pendant qu'il lui parlait. Léonard voulait à tout prix comprendre comment il avait pu mourir ainsi, si doucement, et il l'a ouvert pour l'examiner à l'intérieur. C'était au quinzième siècle, à cette époque on ne savait pas encore à quoi ressemblait l'intérieur du corps humain.

En un sens, nous sommes tous faits de la même façon. Je veux dire que le cœur, les poumons et l'estomac et tout ça sont les mêmes chez tout le monde et fonctionnent de la même manière. Mais extérieurement, nous sommes tous différents. Et où se trouve la partie de nous qui fait que nous sommes différents les uns des autres, qui nous fait parler, penser et agir autrement, aimer des choses différentes et vouloir étudier des sujets différents ? Où est cette partie de nous et à quoi ressemble-t-elle ? Je me le demande.

Léonard de Vinci était très secret, il ne voulait pas que les gens puissent lire ce qu'il notait dans ses carnets. Alors, il écrivait à l'envers. Mais ce n'est pas un si bon système parce qu'il suffit de tenir le carnet devant un miroir pour pouvoir lire à l'endroit. J'ai entendu parler de quelqu'un qui pendant toute sa vie a écrit son journal en code. J'aimerais bien inventer un code, mais ça me prendrait trop longtemps pour écrire tout ce que je veux écrire.

Je commence à m'habituer à la nourriture que nous recevons ici, sans doute parce que j'ai faim et que je suis bien obligée de l'avalier. C'est ce que mon père dit toujours à maman quand je n'ai pas envie de manger ce qu'elle a préparé pour le repas :

- Quand elle aura faim, elle le mangera !

Il me demande toujours combien de biscuits et de bonbons j'ai mangés en rentrant de l'école, puis il se fâche et crie que c'est un péché de ne pas vider mon assiette, que je devrais penser à tous les pauvres gens qui ont faim en Inde et un peu partout dans le monde. Ça me paraît carrément idiot, cette phrase-là. Ce n'est pas mon assiette vide qui va tout à coup donner à manger aux populations affamées, non ? Et si je ne la vide pas, mon assiette, les pauvres gens n'auront pas plus faim à cause de moi. Les parents devraient vraiment réfléchir un petit peu avant de dire des choses pareilles, et ne pas prendre leurs enfants pour de petits imbéciles. Et si papa veut réellement faire quelque chose pour les affamés, qu'il leur envoie la nourriture dont je n'ai pas envie. Enfin, peu importe.

Ici, tout ce que nous mangeons, c'est ce que maman appelle « bon pour toi ». Pas de chocolat, ni de limonade chimique, ni de frites, ni de choses comme ça. A midi, nous recevons par exemple du jus de tomates, du poulet avec des pommes de terre au four, des haricots verts, et pour dessert il y a des fruits, des biscuits au blé complet ou de la crème glacée, et un verre de lait. Le repas du soir est léger : du lait, des biscuits, un plat lacté, de la crème ou du riz sucré par exemple, des noix ou des raisins secs. C'est tout. Peut-être ici finirai-je par devenir mince et élancée...

Dans la salle à manger, Drucy était derrière moi quand nous sommes tous allés poser les plateaux du repas dans le monte-plats. Elle m'a donné un coup de coude pour attirer mon attention et elle m'a fait un clin d'œil en souriant d'un air mystérieux, puis m'a demandé :

- Tu ne t'es jamais demandé qui prépare ces repas et qui nettoie cette salle à manger ?

- Oh si ! Qui est-ce ?

- Pas moi en tout cas ! Je n'ai pas l'intention d'être la servante de qui que ce soit !

Qu'a-t-elle voulu dire par là ? Essayait-elle de me mettre en colère, ou voulait-elle se montrer amicale pour que je me joigne à son petit groupe ? Je n'y comprends rien.

Drucy est grande et mince, et très belle, elle a un long cou de mannequin de mode et elle marche très droite, d'un air fier, souplement, comme une danseuse. Elle a par moments une allure importante et adulte que je trouve vraiment impressionnante et qui me met mal à l'aise.

La salle à manger est très claire, immense, toujours impeccable et immaculée. Les fenêtres donnent sur la cour de récréation. Tout est propre et étincelant. Les tables sont blanches, les chaises en plastique moulé de différentes couleurs. Quand nous arrivons pour prendre le repas, tout est toujours parfaitement rangé et en ordre. Le sol est formé d'un damier de grands carrés bleus et blancs. Les plats arrivent sur un tapis roulant, comme les bagages dans un aéroport. Nous n'avons qu'à y prendre les plateaux tout servis et nous asseoir à table. Ce sont des tables pour quatre. Parfois nous en rapprochons deux pour faire une grande table de huit, mais quand nous revenons pour le repas suivant, les tables ont repris leur place et sont bien alignées comme avant. La porte ne s'ouvre qu'à l'heure des repas. A ce moment, la lampe violette s'allume et nous pouvons entrer. Le reste du temps, la porte est verrouillée. On n'entend jamais le moindre bruit à l'intérieur quand la porte est fermée, c'est étrange. Tout y est si propre et si parfaitement en ordre que ça paraît irréel. On pourrait penser que la nuit, pendant que nous dormons, quelqu'un appuie sur un bouton et que des robots sortant des murs, se mettent à tout nettoyer.

Aujourd'hui, au dîner, Drucy est venue s'asseoir avec nous, Marcia, Lénore, Karl et moi. Puis évidemment, sont arrivés Rhoda et Stanley, et aussi Joël. Ils n'ont pas dit grand-chose, mais Drucy s'est mise à parler des animaux unicellulaires, allez savoir pourquoi.

- Ils n'ont pas de cerveau, dit-elle. A quoi peuvent-ils bien servir ? Et les mouches et les moustiques, à quoi servent-ils ? Vous avez déjà pensé à ça ? A quoi sont-ils bons ?

Rhoda se mit à rire comme une idiote et, après un moment, Stanley décida de l'imiter. Drucy leur lança un regard ennuyé. Karl semblait réfléchir, la mine sérieuse. Il demanda :

- Est-ce que tout a besoin de servir à quelque chose ?

- Et sinon, comment pourrais-tu croire en Dieu ? répliqua Drucy.

- Je ne vois pas le rapport.

- S'il y a un dieu, omniscient et tout-puissant, tu crois qu'il perdrait son temps à fabriquer des bestioles inutiles comme les moustiques et les mouches et les unicellulaires ?

Je n'avais jamais réfléchi à ce genre de choses. On ne sait jamais à quoi s'attendre de la part de Drucy. Elle est vraiment intelligente. Pendant ce temps, Joël n'avait pas dit un mot. Il jeta à Drucy un coup d'œil hautain et supérieur et lui lança tout à coup qu'elle ne devait pas dire des choses pareilles parce qu'elle ne savait pas de quoi elle parlait.

- Les savants connaissent probablement la réponse, dit-il. Par exemple, les oiseaux mangent les mouches et les moustiques. Y avais-tu pensé ? Tout fait partie du cycle de la vie, ajouta-t-il d'un air important.

Je voyais bien que Drucy était contrariée. Elle se contenta de redresser la tête, la mine méprisante, et ne dit plus un seul mot.

Nous apprenons des choses intéressantes au cours de sciences, mais en général c'est plutôt barbant. La fission binaire, par exemple. Qui peut bien s'intéresser à ça ? Et les expériences de laboratoire, je trouve que ça ressemble trop à de la cuisine pour me plaire, surtout après, quand il faut tout nettoyer.

NEUVIEME JOUR

Hier soir au dîner, nous avons reçu des légumes, UNIQUEMENT des légumes. Des aubergines toutes gluantes de sauce tomate et de fromage, des haricots verts, des carottes, de la salade. Et de la crème de riz aux raisins secs pour dessert. Beuh ! J'ai cru que j'allais vomir en apercevant mon plateau. J'ai tout avalé quand même tellement j'avais faim et c'était moins mauvais que ça n'en avait l'air.

Après le repas, nous avons encore eu une heure d'étude. La TV nous donna pour instructions de lire un texte et de prendre des notes. C'était « La Perle » de John Steinbeck. Nous devons nous préparer à en faire une dissertation écrite et à répondre à des questions sur le symbolisme de cette perle dans l'histoire.

Nous avons une heure d'étude presque chaque soir après le dîner, le plus souvent sur des matières faciles, littérature ou histoire par exemple. Les cours plus difficiles, comme math et sciences, viennent plus tôt dans la journée.

Après l'étude nous voyons un film, et même ce film est encore de l'étude, rien de distrayant ni d'amusant. Excepté l'autre soir : nous avons vu un film qui s'appelait *Le tour d'écrou*, l'histoire assez effrayante de deux enfants qui vivent en Angleterre dans une grande maison luxueuse. Une nouvelle gouvernante arrive pour s'occuper d'eux et les gosses la font à moitié mourir de peur. Ils sont capables de communiquer avec les fantômes de leur ancienne gouvernante et du maître d'hôtel qui travaillait là avant, et les fantômes leur donnent des conseils et des instructions. Tout se passe comme si les enfants étaient possédés par des démons. A aucun moment il n'y a moyen de savoir si ce sont eux ou la gouvernante qui sont en train de devenir cinglés. Après, nous avons eu une interro sur ce film. Il fallait donner notre opinion sur ce que veut dire « être possédé ». Je crois que ça signifie que vous ne vous appartenez pas vraiment à vous-même et que vous laissez quelqu'un d'autre vous posséder, décider pour vous et vous dire ce que vous devez faire.

Avec Marcia, Karl et Lénore, nous avons discuté de la façon dont tout ici est programmé, prévu et minuté, sans la moindre possibilité de perdre son temps ou de « brosser » un cours. Karl trouve ça très bien, il dit qu'ainsi il a l'impression de vraiment s'instruire. Puis nous avons parlé de la façon dont les élèves se conduisent en général à l'école. La plupart du temps ils ne désirent pas apprendre, ils s'arrangent pour en faire le moins possible, ne font leurs

devoirs qu'à contrecœur et à la dernière minute, et se vantent de ne jamais étudier ni ouvrir un livre de classe. Karl dit que dans presque toutes les écoles, si tu essaies de travailler sérieusement et d'avoir de bons résultats, si tu t'intéresses à tes études, les autres se moquent de toi en te traitant de grosse tête et de frotte-manche. Il dit que quand il sera grand, il veut vraiment devenir quelqu'un, être savant ou docteur. Il explique que son père est malheureux : parce qu'il n'a pas terminé ses études, il n'a jamais rien fait de bon ni d'intéressant, et maintenant il se déteste parce qu'il déteste son travail de marchand de chaussures. Il se dispute tout le temps avec la mère de Karl, qui est caissière dans un snack-bar ; il croit qu'elle en profite pour flirter avec d'autres hommes, alors il se soûle pour oublier qu'il est malheureux. Karl dit qu'il veut devenir quelqu'un de mieux que son père et que le seul moyen est d'étudier autant qu'il peut tant qu'il est jeune.

Marcia dit qu'elle se plaît ici parce qu'elle n'est pas fâchée d'être débarrassée de sa mère et de sa grande sœur, et parce qu'elle trouve agréable de ne rien avoir de devoir décider elle-même. Lénore, elle, apprécie surtout la propreté qui règne ici, et le fait de ne jamais être seule.

Quand je leur ai dit que je voulais devenir écrivain, Karl a demandé ce que je voulais écrire, si c'était des livres ou des articles pour les journaux. Je n'y ai jamais réfléchi et je n'en sais rien du tout, ça n'a pas beaucoup d'importance pour moi. Tout ce que je sais, c'est que je veux devenir écrivain et ça m'est égal sous quelle forme je serai publiée, du moment que tout le monde le lit.

Une fois, j'ai écrit une histoire, *Le Pays de l'été*, que M^{me} Goldman, mon prof de littérature, a trouvée formidable, quoiqu'elle la jugeât trop longue. Elle a dit en riant que le ministère de l'instruction publique devrait lui donner une augmentation pour l'avoir lue en entier. Il y avait trente-sept pages ! C'est la meilleure histoire que j'aie écrite jusqu'à présent. J'y décris un pays merveilleux, quelque chose comme Tahiti, ou du moins la façon dont j'imagine Tahiti, où il y a toujours de belles fleurs et c'est toujours l'été parce que telle est la volonté de la Déesse qui règne sur ce pays. Puis elle tombe amoureuse d'un homme qui est sorti de la mer, mais elle sait que si elle l'épouse il lui enlèvera ses pouvoirs de déesse et le pays de l'été deviendra froid et mourra. J'ai vraiment travaillé dur pour écrire cette histoire et puis pour la recopier au net, sans faire de fautes et en soignant mon écriture, parce que je voulais la montrer à M^{me} Goldman. Elle lit toujours ce que j'écris.

Mais ma mère croit que je ne devrais pas être écrivain. Elle dit que c'est un métier où on meurt de faim et elle me conseille plutôt de devenir institutrice, parce qu'on gagne bien sa vie dans l'enseignement, on a congé pendant tout l'été, et à Noël et à Pâques, et on ne travaille qu'une partie de la journée. Peu importe à maman que je n'aie aucune envie de devenir institutrice. Je suppose que beaucoup d'enseignants ont choisi ce métier parce que leurs parents leur ont dit qu'ils gagneraient bien leur vie et auraient beaucoup de congés. Pas ceux comme M^{me} Goldman ou M^{lle} Sweeney, mais ceux qui disent toujours : « Ouvrez votre livre à telle page et faites les exercices numéros tant et tant », ou qui branchent la télévision scolaire, l'enseignement audio-visuel comme ils appellent ça, et puis se défilent en douce, comme dirait Muffy, pour aller fumer une cigarette dans la salle des professeurs.

Muffy me manque de plus en plus. Des fois, je me rappelle quand on se couchait sur le tapis dans le salon, les après-midi où maman allait à son club. On posait nos pieds sur le canapé et on croquait des biscuits en écoutant des disques, ou bien on se racontait des histoires à propos de pays imaginaires. Muffy a toujours des idées épatantes de vaisseaux magiques qui voyagent vers les autres planètes et de machines qui accomplissent des prouesses miraculeuses, comme des miroirs spéciaux où apparaissent des images du passé ou la vie dans les autres galaxies, et des chaises magiques où il suffit de s'asseoir pour être transformé en n'importe qui d'autre qu'on a envie de devenir. Des fois, quand Muffy explique une de ses nouvelles trouvailles, il s'excite tellement qu'il se met à sauter et danser sur place comme un sauvage. Dans les endroits ou les pays qu'il invente, il n'y a jamais d'école, mais il y a toujours la mer pour y nager, ou une piscine olympique super-géante. Muffy veut être champion de natation quand il sera grand et il est toujours occupé à faire des exercices pour améliorer ses muscles. L'an dernier en colo, il était le meilleur nageur des juniors. Il est petit pour son âge, mais il est rapide.

C'est lui qui m'avait inspiré l'idée du *Pays de l'été* et il m'a aidée à l'écrire grâce à ses inventions pour le palais de marbre de la Déesse : on appuyait sur un bouton et les tables apparaissaient toutes servies, débordantes de gâteaux et de crème glacée. Et des murs entiers couverts d'écrans de télé avec des films, et il y avait des bouches d'air dans les murs qui soufflaient des parfums et des odeurs pour aller avec ce qu'on voyait dans les films. Et tout

le monde portait des souliers munis de petites roulettes qu'on pouvait faire rentrer et sortir, pour glisser d'un bout à l'autre du palais.

L'ennui avec cette histoire, c'est que j'ai dû appeler la Déesse Lily parce que, dès que j'en ai parlé à Lily Lowenthal, elle a dit qu'elle voulait être le personnage principal ou sinon qu'elle ne me parlerait plus jamais. Malgré ça, c'est quand même ma meilleure histoire.

J'aimais bien aussi une autre histoire que j'ai écrite, l'histoire d'une petite fille qui n'avait qu'à sautiller sur un pied pour se trouver transportée en n'importe quel endroit du monde où elle souhaitait être, mais celle-là était bien trop enfantine, et beaucoup trop courte. Il n'y avait que dix-sept pages. M^{me} Goldman a dit qu'elle la préférait au *Pays de l'été* parce qu'elle lui avait fait moins mal aux yeux, mais elle souriait en disant ça et elle m'a caressé gentiment les cheveux.

Ce qui est curieux ici, c'est que personne ne parle beaucoup de la maison. Mais on se parle peu de toute façon. Karl se détourne toujours sans répondre quand je lui adresse la parole, sauf les rares fois où il a envie de parler. Lénore et Marcia me regardent d'un drôle d'air sans dire un mot. La plupart des autres, à l'exception de Drucy, font comme si je n'existais pas, comme si je n'étais pas là. On dirait que se trouver ici les rend tous plus ou moins endormis. Ils ont l'air si indifférents. Sauf Drucy. Elle me voit, elle, et me jette toujours des regards perçants, comme si elle m'observait.

Ce matin, je l'ai remarquée alors qu'elle se trouvait avec ceux de son petit groupe dans un coin de la salle à manger. Ils regardaient tous quelque chose par terre, serrés les uns contre les autres, en chuchotant, mais à l'instant même où ils se sont aperçus que je les regardais, ils se sont donnés des coups de coude les uns aux autres et se sont dispersés. Qu'est-ce que tout ça veut dire ? Les simagrées de ce genre me gênent et me font un peu peur, je commence à me demander ce qu'ils savent que je ne sais pas, ou s'il y a quelque chose que tout le monde sait sauf moi, et je me sens idiote et tenue à l'écart. Il y a quelque chose en Drucy, je ne sais quoi, que je ne comprends pas. Avec elle, je me sens parfois comme avec une grande personne, très importante, en présence de qui il ne faut surtout pas dire ou faire de bêtises. Elle a toujours l'air si sûre d'elle-même, si... je ne sais pas... On ne dirait pas un enfant. Elle est comme une adulte, qui connaît tout, ne se demande jamais si elle ne se trompe pas et ne se tracasse pas de ce que les autres pensent d'elle.

Quand ils ont vu que je les regardais, dans la salle à manger, je me suis sentie si idiote que j'aurais voulu disparaître dans un trou de souris. Le pire était la manière dont Rhoda et Stanley imitèrent la façon qu'a Drucy de me regarder.

Je ne sais pas ce que je vais faire maintenant. J'ai l'impression qu'il se passe quelque chose et je voudrais bien savoir de quoi il s'agit, mais j'ignore comment m'y prendre pour le découvrir. Je n'ose demander à aucun des autres, et je ne le demanderai pas à Drucy non plus.

Il faut que je m'arrête, la lampe bleue s'est mise à clignoter. C'est aussi moche et embêtant que quand ma mère venait me dire dans ma chambre qu'il était temps d'éteindre. Je voudrais pouvoir écrire dans le noir. Mais ici au moins, on ne doit pas craindre de se lever trop tard et d'arriver en retard à l'école. Ils font toute une histoire à mon école quand ça se produit, on doit apporter un véritable document, signé des parents et tout, pour expliquer ce qui s'est passé.

DIXIEME JOUR

Aujourd'hui nous avons vu un film qui s'appelait *Daisy Miller*. Je crois que je n'ai pas beaucoup aimé le personnage principal. Daisy est jeune et jolie, mais elle n'est pas si douce et innocente qu'elle en a l'air, c'est plutôt le genre enfant gâté, qui ne fait que ce qu'elle veut faire et n'écoute jamais personne. C'est pour ça qu'elle meurt à la fin. Ne vouloir suivre ainsi que sa propre volonté, quand est-ce la preuve d'un esprit libre et quand est-ce plutôt le fait d'une personne égoïste et entêtée ? Je me le demande.

En un sens, Daisy me rappelle un peu Lily, qui s'admire tellement et veut toujours commander les autres. Mais Lily est pire, toujours en train de se vanter des riches amies de sa mère et de la haute société que fréquente son père grâce à sa profession. Papa m'a dit que dans cette fameuse profession, l'immobilier, on ne rencontre que des escrocs. Quand j'ai répété ça à Lily, elle ne m'a plus parlé pendant toute une semaine.

J'ai de nouveau vu Drucy et ses fidèles chuchoter dans le même coin de la salle à manger, en regardant par terre. A la récréation, je suis allée la trouver et je lui ai carrément demandé, mais à voix basse :

- Tu crois qu'on veut nous garder ici pour toujours ?

Elle m'a regardée, de ce regard terriblement perçant qu'elle sait prendre, et est restée silencieuse pendant un long moment. Finalement, elle a dit d'un ton moqueur :

- Qui, « on » ?

Ça m'a désarçonnée.

- Mais... ceux qui nous ont mis ici, qui que ce soit.

- Tu sais de qui il s'agit ?

- Non.

- Tu sais pourquoi nous sommes ici ?

- Non.

- Et tu voudrais t'en aller ?

- Parfois, oui. Et parfois, non.

- Voilà ! C'est bien ce que je pensais. Si tu n'es pas plus décidée, tu peux aussi bien rester ici. Tu ne seras bonne à rien tant que tu seras aussi indécise. Les seuls qui veulent vraiment partir sont Rhoda, Stanley et Joël, et moi. Nous formons une petite bande, mais nous n'avons pas besoin de nouveaux membres et surtout pas de « oui et non » comme toi. C'est compris ?

- Autrement dit, quand je serai bien décidée et que je répondrai franchement oui, je pourrai me joindre à vous ?

Drucy fit signe que oui et s'en alla. Cette fille semble ne vouloir être amie avec personne. Il est facile de voir pourquoi elle n'aime pas le clan des snobs, mais je ne crois pas que Rhoda et Stanley soient réellement ses amis non plus. Quant à Joël, je n'arrive pas à le comprendre. Il est intelligent et malin, mais il voudrait être un « dur » et c'est sans doute pour ça qu'il fait partie de la petite bande de Drucy. La plupart des enfants se sentent plus à l'aise quand ils appartiennent à un groupe, mais s'attacher à un groupe qui ne vous convient pas et essayer de ressembler aux membres de ce groupe, ça ne marche pas.

J'ai rejoint Marcia, Karl et Lénore. Marcia me regarda approcher d'un air bizarre, presque fâché, et me demanda :

- Pourquoi bavardais-tu avec Drucy ?

J'ai dû rire, tellement elle me rappelait Lily Lowenthal qui veut toujours m'avoir pour elle toute seule et ne supporte pas que j'aie d'autres amies.

- On a parlé des projets d'évasion de son groupe.

- Qu'est-ce qu'elle a dit ?

- Que quand je serais vraiment décidée à sortir d'ici, je pourrais me joindre à eux.

- Pourquoi voudrais-tu partir ? intervint Karl. Tout est beaucoup mieux ici. Tout est facile. On peut apprendre autant qu'on veut, personne ne t'embête, on ne se moque pas de toi si tu veux étudier et on n'est pas empoisonné par des adultes qui se disputent tout le temps.

Je me demandais ce que j'éprouverais si j'avais, comme Karl, un père qui est malheureux et qui rentre soûl tous les soirs. J'aurais aimé inviter Karl à venir vivre chez nous. Mon père et ma mère se chamaillent parfois aussi, mais ce n'est pas grave et même en se disputant ils ne peuvent pas s'empêcher de plaisanter. Puis je me suis rendu compte que je ne pouvais pas inviter Karl à venir vivre à la maison, parce que je n'y vis plus moi-même.

- Pourtant, dit Lénore, *il y a* des adultes ici. C'est évident. Nous ne les voyons pas, mais ce sont eux qui dirigent tout, ils sont là tout autour de nous.

- Oui, c'est ce que Drucy dit aussi. « On » nous a amenés ici, « on » prépare nos repas, « on » nous donne cours. Mais qui, « on » ? Qui sont-ils ?

- Quelle importance ? dit Marcia. Quels qu'ils soient, nous ne les voyons jamais et ils ne nous embêtent pas. Et quel est le résultat ? Tout marche bien ! Tout le monde travaille, tout le monde est content. Ce sont les grandes personnes qui nous font aller de travers. Les adultes sont toujours à nous critiquer, nous surveiller, ils nous tapent sur les nerfs. Ils *s'attendent* à ce qu'on fasse des bêtises ou des méchancetés, on dirait parfois qu'ils l'espèrent. Ils me donnent l'impression que si je ne fais pas quelque chose qu'il ne faut pas, ils seront déçus. Ma mère est toujours sur mon dos à me traiter de paresseuse, d'égoïste et d'ingrate, et à me demander pourquoi je ne suis pas comme ma grande sœur. Je la déteste ! Et ça m'est égal si je ne la revois plus jamais !

C'était exactement ça. Je veux dire que c'est pour cette raison que la plupart d'entre nous ici se plaisent et n'ont pas envie de s'en aller : c'est réellement plus facile sans adultes. Tout marche bien et tout le monde se conduit bien.

Mais il y a quand même quelque chose qui cloche et je ne sais pas ce que c'est. Il y a un tas de questions dont je voudrais bien connaître les réponses. Qui a organisé cet endroit ? Qui l'entretient et le nettoie ? Qui prépare le programme des cours, qui cuit les repas, qui lessive le linge ? Qui sont les voix à la télévision et dans les haut-parleurs ? Pourquoi les portes sont-elles verrouillées ? Pourquoi n'y a-t-il pas de portes ni de fenêtres vers l'extérieur ? Qui est « on » ? Et où sont-« ils » ? Ils pourraient se trouver n'importe où sans que nous les apercevions, puisque nous sommes presque continuellement tous ensemble au même endroit. Où sont-ils le soir pendant que nous regardons un film, ou pendant nos repas à la salle à manger ?

Supposons que je tente de rester dans la salle des douches, par exemple, au lieu d'aller voir le film : que se passerait-il ?

ONZIEME JOUR

Ce matin, en faisant mon lit, j'ai trouvé sous l'oreiller un petit billet de Drucy qui disait : « La porte est toujours verrouillée quand nous nous trouvons dans une pièce ».

Pourquoi a-t-elle écrit ça ?

J'ai remarqué que Marcia me regardait pendant que je le lisais. Quand elle a vu que je m'en étais aperçue, elle s'est détournée. C'est une curieuse fille, silencieuse, renfermée, et très émotive, je crois.

Je me suis sentie inquiète et mal à l'aise pendant toute la journée. Drucy n'arrête pas de m'observer. A la salle à manger, je lui ai demandé ce qu'elle voulait dire avec ce billet. Elle a haussé les épaules :

- Tu ne sais pas lire ?

- Si, mais je voudrais que tu m'expliques.

- Il n'y a rien à expliquer. Essaie de sortir de cette salle et tu comprendras ! Nous sommes enfermés. Où que nous nous trouvions, nous y sommes enfermés. Tu comprends, oui ? Nous sommes toujours enfermés !

C'est idiot, mais je ne m'en étais pas aperçue. De toute façon, je suis résolue à faire ce que je disais hier : tenter de rester dans les douches pendant le film. Mais je dois avouer que j'ai un peu peur de le faire toute seule. Peur de ce que je pourrais découvrir et de ce qui pourrait se passer. Mais je n'oserais pas demander à Marcia, Karl ou Lénore d'essayer avec moi. Et puis, comme nous faisons toujours tout ensemble, je crains que tout le monde remarque mon absence. Comment faire ?

Je me sens très fatiguée ce soir.

DOUZIEME JOUR

Ce matin il y avait de nouveau un billet sous mon oreiller. J'ai essayé de le lire sans que Marcia le remarque, mais elle m'a vue quand même. Le billet disait : « N'essaie pas » ; c'est tout.

J'ai tenté pendant toute la journée de trouver l'occasion de parler à Drucy, mais elle fuyait et m'évitait, je n'y suis pas parvenue. Après tout ça, j'ai eu trop peur et je n'ai pas osé me cacher dans les douches. Je craignais que Drucy ait voulu me dire qu'elle avait déjà essayé et savait ce qui allait se passer. Le soir, quand nous sommes allés voir le film, j'ai vu que Drucy regardait de tous côtés pour s'assurer que j'étais là. En m'apercevant, elle parut rassurée et m'adressa de loin un signe de tête et un sourire. Elle me tient à l'œil, peut-être dans l'espoir que je me déciderai à rejoindre sa petite bande, mais ça ne m'empêche pas de me sentir terriblement seule en ce moment.

Marcia m'a dit qu'elle ne me parlerait plus si je me joignais à Drucy et à ceux qui veulent s'évader.

- Pourquoi ?

- Parce que ce serait une trahison de ta part.

- Une trahison envers qui ?

- Envers nous, envers tous ceux qui veulent rester.

- Je ne te comprends pas. A t'entendre, on croirait que nous sommes tous membres d'un club ou d'une équipe et que celui...

- Non, Évy, ce n'est pas ça. Je voulais dire que nous tous ici, sauf Drucy et son petit groupe, nous ne voulons plus jamais retourner chez nous. C'est bien, ici, c'est mieux, c'est ce que nous voulons, et nous éprouvons une sorte de loyauté envers... envers tout ça, et envers nous-mêmes. C'est comme quand on s'inscrit à un parti. Et si tu n'éprouves pas la même chose que nous, eh bien !... Je ne sais pas...

- Et moi je ne sais pas ce que tu veux dire par « tout ça » et je ne comprends rien à ce que tu racontes ! Je ne sais même pas ce qu'est cet endroit, à quoi il sert et ce que nous y faisons.

A ce moment, trois autres sont venus s'asseoir près de nous, de ceux du groupe des snobs : Ginny, Véra et Frank. Quand Ginny est seule, elle se montre assez amicale, mais dès qu'elle est avec les autres elle devient poseuse et chipie. Véra ne vaut pas mieux. C'est une jolie blonde très prétentieuse, le genre de fille que mon oncle Norman appelle des « vases vides » : jolis, mais rien dedans.

Ils se sont assis d'un air protecteur. Frank a demandé :

- Et alors, les enfants, que mijotez-vous ?

Marcia m'a lancé un regard d'avertissement, pour me dire de ne rien leur révéler, ou de rester calme, je ne sais pas.

- Il vaudrait mieux pour vous que vous évitiez Drucy, continua Frank. Il n'y a rien de bon à attendre d'elle.

- Qu'est-ce que tu en sais ?

- Oh ! Je le vois bien à sa façon de marcher la tête haute sans parler à personne.

- Je crois que tu ne vois rien du tout et de toute façon ce que tu vois ne nous intéresse pas.

Il a haussé les épaules, donné une sorte de signal aux autres, et ils se sont tous levés pour s'en aller. J'ai repris ma conversation avec Marcia comme s'ils ne nous avaient même pas interrompues :

- Je ne sais vraiment pas ce que je vais faire, mais je ne me joindrai pas à Drucy et aux autres, du moins pas encore. Si seulement nous savions pourquoi nous sommes ici et combien de temps nous devrons y rester... Et aussi pourquoi nous y sommes prisonniers.

- Je ne me sens pas prisonnière, moi.

- Marcia, tu ne comprends donc pas ? Nous ne pouvons pas sortir. Il n'y a ni porte ni fenêtre vers l'extérieur. Nous ne pouvons même pas regarder dehors. Il n'y a absolument aucun moyen de s'échapper. Quand on ne peut pas sortir d'un endroit, on y est prisonnier, non ?

Marcia hocha la tête d'un air de doute :

- J'étais bien plus prisonnière à la maison, Évy. Je pouvais peut-être franchir la porte chaque fois que je le voulais, mais je ne pouvais pas vraiment m'échapper. Aucun enfant ne le peut. Où irait-il ? Pas d'argent, nulle part où aller... Oh ! Je sais bien que certains enfants l'ont fait, ceux qui disparaissent et que leurs parents font rechercher partout. Mais qui a envie de s'exposer à des risques pareils ? Il doit leur arriver des choses terribles, à ceux-là, parce que, pour se débrouiller, ils doivent être prêts à accepter n'importe quoi. Très peu pour moi ! Ici au moins, nous sommes en sécurité et nous ne manquons de rien. Nous apprenons tout le

temps, on nous explique des tas de choses intéressantes à chaque minute de la journée. Nous sommes bien nourris. Il n'y a pas de grandes personnes pour nous critiquer, nous gronder, nous considérer comme de petits crétins et des inutiles. Pas de grande sœur pour te tarabuster et te traiter de gamine. Pas de profs pour te terroriser. Pas de corvées à faire. Que pourrait-on désirer de plus ?

Peut-être Marcia a-t-elle raison. Après tout, qu'est-ce que je voudrais de plus, en effet ? J'ai tout, ici. Je ne dois pas nettoyer ma chambre. La nourriture est bonne une fois qu'on s'y est habituée, et personne n'est jamais mort d'être privé de chocolat et de bonbons. Et Muffy est vraiment une insupportable petite peste avec sa manie de fouiller dans mes affaires et de se moquer de mes poèmes. Pas de mère pour me rappeler toutes les cinq minutes que je dois faire mes devoirs ou pour me traiter de rêveuse et de bonne à rien. Pas de père pour me taquiner avec ses plaisanteries idiotes parce que je veux devenir écrivain. Plus besoin de rendre visite à « la famille » ni d'écrire pour les remercier de leurs cadeaux. Je n'ai même plus à me disputer avec Lily Lowenthal pour savoir qui est plus riche et qui fréquente la meilleure société. J'apprends plus que je n'ai jamais appris à l'école. Je ne dois pas attendre mon tour pour aller aux toilettes et quand j'y suis, personne ne cogne à la porte en me criant de me dépêcher. Et personne ne m'embête le soir parce que je n'ai pas encore éteint la lumière dans ma chambre.

TREIZIEME JOUR

Si vous voulez mon avis, les maths sont la pire des stupidités. J'en ai ma claque de ces problèmes où « Jacques et Pierre doivent remplir un réservoir d'eau avec des seaux de 8 litres et des seaux de 12 litres », ou bien « Jacques et Pierre se rendent à la ville voisine, l'un à pied et l'autre à bicyclette » et ainsi de suite, à vous de trouver combien de seaux, d'heures, de kilomètres et que sais-je encore ! A quoi ça peut-il bien servir ? Je les ai assez vus, Jacques et Pierre, leurs seaux troués et leurs vélos qui tombent en panne !

Une autre chose qui me barbe, c'est l'histoire. Qu'est-ce que ça peut bien m'apporter de savoir ce qui s'est passé il y a cent ou deux cents ou cinq cents ans ? Non, après tout peut-être bien que c'est utile. On découvre ainsi que l'humanité a toujours eu des ennuis, même avant les drogues et la télévision. Mais si au moins on ne devait pas retenir par cœur toutes ces dates ! Ça, c'est pire que tout.

Nous avons eu un cours de dessin absolument génial aujourd'hui. Le grand écran de TV, celui qui sert d'habitude à afficher le programme, montrait un tableau d'un grand peintre. Une voix expliquait les rapports entre l'espace et les formes, disait que la beauté naît des rapports des formes entre elles dans un espace donné. Les proportions, les ombres et les lumières, tout contribue à créer un équilibre. Pendant que la voix parlait, nous avons regardé plusieurs tableaux, des peintures anciennes ou modernes, d'abord en couleur, puis en noir et blanc, le tableau réduit aux formes qui le composaient pour qu'on voie mieux leurs relations. Pendant tout ce temps, de la musique jouait doucement à l'arrière-plan. Puis la voix nous expliqua que la musique aussi est basée sur un principe mathématique d'harmonie, sur les rapports entre les sons et les accords. Je ne suis pas sûre d'expliquer ça très bien, je n'ai pas tout compris, mais pendant que je regardais et écoutais, ça me paraissait très clair et facile. Ensuite, le monte-plats nous a livré des séries de blocs en plastique, de formes et de couleurs différentes. Nous devions les disposer en un arrangement spatial puis en faire un dessin au fusain.

Drucy me regardait tout le temps et me faisait des clins d'œil. Finalement, elle est venue me demander à voix basse :

- Alors, es-tu décidée à tenter le coup avec nous ?

- Non, pas encore.

- Pourquoi pas ?

Elle semblait ennuyée et déçue.

- Parce que, après tout, ce n'est pas si mal ici. Pourquoi s'enfuir ?

- Mais nous sommes prisonniers !

- Oui, peut-être. Ça dépend comment tu le prends. Moi, je ne me sens pas prisonnière.

- Si on ne peut pas s'en aller, on est prisonnier !

- Oui et non.

Elle me regardait d'un air exaspéré et je commençais à me demander si peut-être elle n'essayait pas de recruter le plus possible de compagnons d'évasion tout simplement pour avoir elle-même une meilleure chance de réussite grâce au nombre.

- Drucy, as-tu déjà réellement essayé de sortir d'ici ?

Tout d'abord, elle n'a pas répondu. Comme je la regardais avec insistance, elle a fini par faire signe que oui, à contrecœur.

- Et que s'est-il passé ?

- Tout ce que je peux te dire est : n'essaie pas. C'est pour cela que je te mettais en garde avec mon billet.

- Je n'ai plus l'intention d'essayer maintenant. Mais qu'est-il arrivé ?

- Quelque chose d'étrange, et ça a été affreux. Je ne pourrais pas t'expliquer.

- Pourquoi ?

- Je ne pourrais pas, c'est tout. Mais je te préviens : n'essaie pas.

- Tu m'intrigues tellement que maintenant j'ai presque envie d'essayer malgré tout !

Drucy se pencha tout contre moi pour murmurer :

- Un soir, j'ai tenté de rester dans les toilettes pendant que les autres allaient voir le film. Je me suis cachée dans un lavatory et j'ai attendu que tout le monde s'en aille, en espérant qu'on ne remarquerait pas mon absence avant que les portes soient verrouillées. Ensuite, j'avais l'intention de sortir et de fureter un peu partout pour voir ce qui se passe quand nous sommes tous enfermés quelque part.

Drucy regarda tout autour de nous pour s'assurer que personne ne l'écoutait. Les autres rassemblaient les blocs en plastique pour les replacer dans le monte-plats, ainsi que leur dessin. Je vis que Ginny et Véra nous surveillaient de loin.

- Et alors, qu'est-il arrivé ?

- Je ne sais pas, Évy. J'ai senti une drôle d'odeur dans l'air, vaguement familière, mais pire que tout ce que tu peux imaginer, douceâtre, écœurante, qui me rendait malade et m'a donné envie de vomir. Mais quand j'ai voulu bouger, pas moyen ! Je n'arrivais pas à faire un geste. C'était comme dans ces rêves où tes jambes sont tellement lourdes que tu es comme paralysée.

D'après le visage de Drucy, je voyais bien qu'elle n'inventait pas cette histoire.

- Ça a duré longtemps ?

- Je ne sais pas. J'avais perdu la notion du temps. C'était effrayant ! Comme si on m'avait endormie debout avec les yeux grands ouverts ! Quand ça a cessé, j'étais toujours là dans les toilettes et j'ai entendu les autres qui sortaient de la salle de cinéma, il était l'heure d'aller dormir.

- Personne n'avait rien remarqué ?

- Si, deux des garçons m'ont demandé ce qui m'était arrivé. Je leur ai dit que j'étais restée dans les toilettes et ils n'ont pas insisté. Mais quelle peur j'avais eue !

- Dans ce cas, pourquoi persistes-tu à vouloir t'évader ? Après cette histoire-là, ne crains-tu pas qu'il t'arrive quelque chose d'encore pire ?

- Peut-être, mais cette aventure m'a mise en rage. Je me dis que si nous sommes nombreux à tenter le coup, on ne fera peut-être pas à tout un groupe ce qu'on m'a fait à moi.

- Mais tu n'en es pas sûre ?

- Non.

- Drucy, tu ne te plais pas ici ?

- Si. C'est pas mal.

- Alors, pourquoi ne veux-tu pas rester ?

- Parce que je n'aime pas être enfermée quelque part sans pouvoir en sortir, surtout dans un endroit aussi irréel et incompréhensible qu'ici.

- Est-ce que tu te plais mieux ici qu'à la maison ?

- Pour certaines choses, oui.

- Mais pourquoi partir, alors ?

- Je te dis que c'est une prison ! Je n'aime pas les prisons. Je n'aime pas être surveillée et dirigée.

- Enfin, réfléchis. Tu te plais mieux ici que chez toi. Pourquoi ne pas...

- Ça me donne la chair de poule d'être ici ! Je ne sais pas où je suis, ni pourquoi j'y suis, ni comment j'y suis arrivée. Tout ça n'est pas normal. J'ai l'impression qu'on se sert de moi pour une expérience. Et je te dis que je déteste les prisons.

Drucy se tut un moment, puis ajouta calmement :

- Une fois, j'ai rendu visite à mon frère en prison. Tu sais à quoi ressemble une prison ?

- Non, mais j'imagine.

- Non, tu ne peux pas. Ce n'est pas possible.

Elle me tourna le dos et me planta là. Je l'avais une fois de plus déçue et fâchée.

Ginny et Véra se sont approchées. Quand elles sont ensemble, ces deux-là, on dirait des sœurs siamoises tellement elles se ressemblent et se complètent.

- De quoi parlais-tu si longtemps avec Drucy ? demanda Ginny en me regardant de ses yeux de chat, fureteurs et curieux.

- Qu'est-ce que ça peut te faire ?

Elle sourit de son air le plus supérieur et se tourna vers Véra, qui m'assura d'un ton protecteur :

- Tu n'es pas obligée de la supporter et d'être son amie, tu sais.

- je suis l'amie de qui il me plaît !

Elles m'énervent, ces pimbêches, et, en même temps, elles me mettent mal à l'aise.

Ici, nous portons tous presque exactement les mêmes vêtements, et c'est une bonne chose. Comme ça au moins, personne ne vous toise des pieds à la tête pour évaluer votre garde-robe.

QUATORZIEME JOUR

Cet après-midi, nous avons eu un cours d'art dramatique. La leçon a commencé par un exposé sur la structure d'une pièce de théâtre, l'unité de temps, de lieu et d'action, quelque chose qui s'appelle la théorie aristotélicienne. Je parie que Lily, qui se prend pour une si grande actrice, n'a jamais entendu parler de tout ça ! Elle se vante toujours que plus tard elle sera une vedette célèbre. Quelle blague ! Avec ses longues pattes et son derrière tout plat, elle ressemble plutôt à une girafe.

Après cet exposé théorique, on nous a montré une pièce qui s'appelle *Maison de poupée*, d'Henrik Ibsen. Mon oncle Norman m'en avait déjà parlé. Il n'y est pas du tout question d'une vraie maison de poupée : c'est l'histoire d'une femme, Nora, dont le mari est un imbécile vaniteux qui la traite comme si elle était un enfant débile mental pour pouvoir se sentir important. A la fin, Nora comprend qu'elle n'est rien de plus qu'un jouet pour lui et elle le quitte. Ça se passe il y a plus de cent ans, bien avant qu'on parle de la libération des femmes. C'est une bonne pièce, mais je trouve qu'il y a trop de bavardage.

Je ne me rappelle pas si j'ai déjà décrit nos cours de récréation. Pour aller jouer au-dehors, nous devons mettre un vêtement spécial, une combinaison d'une seule pièce avec une fermeture éclair du haut en bas. Les garçons portent la même que nous. Elles sont larges et confortables, faciles à enfiler et retirer. Il y en a de plusieurs couleurs. Nous ne les mettons qu'une seule fois, ensuite elles vont à la lessive. Quand elles reviennent, propres et repassées, j'essaie toujours d'en prendre une rouge, parce que c'est ma couleur préférée. Des fois, je tombe sur une bleue, j'aime bien aussi. Mais si je ne me dépêche pas, je risque qu'il n'y ait que des vertes ou des brunes, que je déteste.

Nous avons deux cours de récréation, une au centre de chaque bâtiment. L'espace entre les deux bâtiments est occupé par un jardin où on peut se promener pour bavarder. Les garçons restent d'habitude dans ce que nous appelons « leur » cour, quoiqu'elles soient toutes deux exactement les mêmes. Chaque cour possède un terrain de basket-ball et un court de tennis,

plus toutes sortes d'appareils de gymnastique, des cordes à grimper, des espaliers, des ballons et un trampoline. Nous avons deux séances de gym presque chaque jour.

Drucy ne m'a même pas regardée aujourd'hui.

J'ai beaucoup réfléchi à notre conversation d'hier et, franchement, je ne suis plus si certaine de vouloir rester ici. Même si je me plais et si j'aime ce que j'apprends, et même sans grandes personnes ni professeurs, et sans Lily, même ainsi, il y a ici quelque chose de pas normal qui ne me plaît pas. C'est difficile à expliquer avec précision. Par exemple, il est vraiment bizarre que nous ne sachions jamais l'heure qu'il est, ni la date. Ça ne nous gêne pas parce que nos journées sont réglées comme un mécanisme de précision, mais c'est curieux quand même. Une autre chose anormale est la façon dont tout le monde ici est calme. Presque personne ne parle, jamais personne ne se dispute. Il y a des fois où me vient l'envie d'entendre ma mère crier après moi, ou mon père et oncle Paul se chamailler à propos de politique. Et j'aimerais pouvoir bavarder avec mon oncle Norman. Il n'y a qu'avec lui que je puisse vraiment parler et je peux lui dire tout, même les choses que ma mère ne pourrait pas comprendre.

Une fois à l'école, je devais danser dans le spectacle de distribution des prix, j'étais folle de joie, et puis le prof a changé d'avis et a donné mon rôle à une autre élève, une grosse qui ne savait même pas danser, parce qu'elle s'était classée première aux examens. J'étais tellement furieuse, triste et déçue que j'envisageais de me suicider. Oncle Norman comprenait ce que j'éprouvais et il a dit que le prof avait eu tort, que le rôle aurait dû être confié à la meilleure danseuse et que les résultats des examens n'avaient rien à faire là-dedans. Maman prend toujours parti pour les professeurs, mais oncle Norman sait ce que c'est d'être un enfant, lui. Il connaît des tas de choses. Parfois je me demande si toutes ses idées et ses théories sont bonnes, mais j'aime bien qu'il m'en parle.

Aujourd'hui pendant le dîner, Drucy m'a souri et fait un clin d'œil, puis elle a regardé du côté de Stanley et de Joël qui étaient assis à une autre table. Ils ne sont presque plus jamais avec elle maintenant, ils restent le plus souvent avec les autres garçons. Je crois qu'ils ont fini par trouver que Drucy se prend un peu trop pour le chef. De toute façon, je pense qu'ils n'étaient avec elle que pour s'amuser, pour voir ce qu'elle allait faire. Sans doute n'ont-ils pas vraiment l'intention de s'évader. A moins qu'ils ne veuillent tenter quelque chose à eux deux ?

QUINZIEME JOUR

Un nouveau billet sous mon oreiller ce matin : « Veux-tu donc rester ici éternellement ? »

Marcia m'a vue le lire et m'a dit, en me regardant de ses grands yeux tristes :

- Évy, j'espère que tu ne vas pas t'en aller ?

- Non, je ne crois pas. Du moins pas tout de suite. Mais j'y pense beaucoup parce que, tout bien réfléchi, ce n'est pas exactement le genre d'endroit où on a envie de passer le restant de ses jours, ici.

- En ce qui me concerne, je trouve que si. Je me plais cent fois plus ici qu'à la maison.

Je n'ai rien trouvé à lui répondre. Si elle se plaît, tant mieux pour elle. Mais moi, parfois, j'ai moins envie de rester quand je me rappelle tous les bons aspects de ma vie à la maison, comme quand oncle Norman vient dîner chez nous. Maman et lui parlent de ses idées, de son travail de psychologue et de sa thèse à laquelle il travaille tout le temps. Papa les écoute en fumant son cigare. Quand maman et oncle Norman emploient de longs mots compliqués, papa ouvre de grands yeux ahuris et regarde Muffy en hochant la tête comme un idiot pour faire semblant qu'il n'y comprend rien. Il est comique, papa, quand il veut.

Parfois, oncle Paul et tante Bertie viennent aussi. Papa est alors d'humeur moins drôle et la soirée se termine presque toujours par une discussion acharnée ; papa et oncle Paul s'empoignent à propos de politique ou des cours de la Bourse en secouant chacun leur cigare en dessous du nez de l'autre. Tante Bertie me parle toujours de cette voix ridicule et gngnngn que prennent certains adultes pour s'adresser aux enfants, comme si j'étais encore un bébé ou une arriérée mentale. Elle a un fils, mon cousin Steve, et oncle Norman dit que le pauvre type était fichu d'avance parce que tante Bertie n'était pas faite pour élever un enfant ; elle n'y connaît rien et elle ne se soucie que d'elle-même, de sa « situation sociale » et de ses amies. Je ne peux pas juger si oncle Norman a raison, je n'ai presque jamais vu Steve. Il était en pension dans une école privée, bien loin, ensuite ses parents l'ont mis dans un autre collège, loin aussi, puis il a disparu. Maman dit que tante Bertie ne le supportait pas près d'elle, c'est pour ça qu'elle le mettait en pension et l'envoyait en colo pendant toutes les vacances. Maintenant, ils ne savent même pas où il se trouve, mais ils craignent qu'il ne soit devenu hippie ou quelque chose comme ça. Quant tante Bertie vient à la maison, elle s'assied toujours avec précaution, comme si elle craignait de salir sa robe sur nos chaises.

Mais les petites disputes et cetera, c'est seulement le mauvais côté de la famille, et même cela me manque par moments tellement tout le monde est calme et silencieux ici, comme s'ils n'étaient plus vivants. Et Muffy me manque.

Hier soir avant de m'endormir, je pensais à lui et à ce qu'il appelle sa collection de bizarreries, des trucs dont on a peine à imaginer que ça puisse intéresser quelqu'un, mais Muffy connaît par cœur toutes ces statistiques baroques et embête tout le monde avec ça. Il peut vous parler de la femme qui a la taille la plus fine au monde, de l'homme qui a les plus grands pieds ou de la personne qui a eu le hoquet pendant le plus longtemps, et ce

que mange chaque jour l'homme le plus gros du monde, et ainsi de suite. Il pêche tous ces renseignements dans un livre qu'oncle Norman a apporté un jour. Muffy passe des heures à feuilleter et étudier ce bouquin, couché par terre sur le tapis, les sourcils froncés, et soudain il se met à crier, tout excité :

- Eh ! Tu veux savoir quel est le plus long temps que quelqu'un est resté sous l'eau ?

Si à ce moment-là on ne s'interrompt pas pour l'écouter, il pique une crise.

Une autre chose dont je me suis souvenue hier soir, c'est comment Muffy a baptisé nos chiens. Il venait de lire un livre qui parlait de Georges Washington et du nom de ses chevaux préférés : Nelson et Blue. Muffy a trouvé ces noms tellement épatants qu'il nous a obligés à changer le nom de nos chiens, en disant que c'était des chiens extraordinaires, qu'il leur fallait des noms spéciaux, que d'ailleurs tous les chiens s'appellent Tom et Blacky et que les nôtres méritaient mieux que ça. Maman lui fit remarquer que les chiens ne s'y retrouveraient plus si on changeait leur nom, mais Muffy expliqua alors qu'il avait lu dans un livre que les chiens ne connaissent pas vraiment leur nom, ils n'entendent que le son de la voyelle et c'est à ça qu'ils répondent, et au ton de la voix.

Quand Muffy se lance ainsi dans de savants raisonnements à propos de quelque chose qu'il croit connaître, maman ne peut s'empêcher de rire et finit toujours par dire :

- D'accord, Professeur, vous avez raison !

Nous avons donc dû lui promettre d'appeler désormais Blacky, Nelson et Tom, Blue. J'ai fait remarquer que les voyelles n'étaient pas les mêmes, mais apparemment ça ne dérangeait pas Muffy. Au début, nous nous trompions tout le temps, mais Muffy nous corrigeait à chaque fois, et il essayait d'instruire les chiens en leur répétant leur nouveau nom pendant des heures jusqu'à ce que nous soyons tous au bord de la crise de nerfs. Blacky, je veux dire Nelson, est un de ces petits chiens poilus qui ressemblent à un balai, et quand Muffy s'obstine à lui dire : « Ici, Nelson ! » le pauvre cabot reste assis et le regarde de ses grands yeux sérieux, la tête penchée sur le côté, en se demandant visiblement de quoi il est question. Blue est mince et efflanqué, à poil ras, c'est un chien joyeux et remuant. Quand quelqu'un nous demande : « Pourquoi l'appellez-vous Blue ? Il n'est pas bleu », Muffy explique très sérieusement que c'était le nom d'un des chevaux préférés de Georges Washington.

Muffy s'est mis à se passionner pour Georges Washington après notre voyage à la ville qui porte ce nom en son honneur. Oncle Norman répète toujours à maman qu'il est bon de stimuler l'intelligence des enfants par des voyages et en les confrontant à tous les aspects de la vie, en leur faisant tâter le monde, comme il dit. Un jour où maman et lui discutaient de la création des États-Unis, maman a eu l'idée de ce voyage à Washington qui nous ferait découvrir un tas de choses sur ce sujet. Papa n'était pas très content, il ne supporte pas toujours bien oncle Norman et ses théories. Il dit souvent à maman :

- Si ton frère avait autant d'argent qu'il a de théories, nous serions tous riches !

Aujourd'hui, j'ai entendu Drucy dire à Rhoda de « cesser de lui coller après ». Joël s'est approché et a dit à Drucy :

- Tu ne te prends vraiment pas pour de la crotte, hein ?

Drucy n'a rien répondu, elle s'est contentée de sourire d'un air amusé et s'est éloignée, la tête haute. C'est la première fois que j'entends quelqu'un dire des choses pareilles ici. Rhoda et Joël se sont mis à chuchoter ensemble et j'ai entendu Rhoda qui disait :

- Elle sait sûrement quelque chose dont elle ne veut pas parler.

SEIZIEME JOUR

Pour une fois, il s'est vraiment passé quelque chose aujourd'hui. J'en suis encore toute remuée. Je n'ai pas beaucoup de temps pour écrire, mais je vais quand même essayer.

Drucy ne me parle presque plus, elle m'observe et me lance de temps en temps un coup d'œil interrogateur. Mais ce matin au petit déjeuner, elle m'a demandé à voix basse, avec un sourire mystérieux, comme si elle voulait piquer ma curiosité :

- As-tu déjà remarqué que nous traînons souvent là-bas dans le coin de la salle à manger, les autres et moi ?

J'ai fait signe que oui.

- Si tu en as l'occasion, essaie d'examiner le sol dans ce coin. Mais fais attention que personne ne te voie.

Ça m'a intriguée, évidemment. Je ne savais comment m'y prendre pour aller fureter dans ce coin sans que personne le remarque et sans que Marcia vienne me demander ce que je faisais. Pendant le déjeuner, je regardais tout le temps de ce côté-là en me demandant comment faire. Finalement, après le dîner, je suis simplement allée rôder par là, mine de rien, comme si j'attendais les autres qui remettaient leur plateau dans le monte-plats. Tout d'abord je n'ai rien remarqué de spécial et je me demandais de quoi Drucy avait voulu parler. Le sol de ce coin, comme le restant de la salle à manger, est formé de grands carrés de linoléum, bleus et blancs, comme un jeu d'échecs géant. En me penchant pour regarder de plus près, il m'a semblé voir un mince interstice entre deux carrés, comme un joint entre deux planches. Quand j'ai posé le pied sur ce carré-là, j'ai cru le sentir bouger légèrement. Bon Dieu ! Ce que j'ai eu peur ! Je m'attendais presque à voir une main sortir du sol pour m'empoigner. Je me suis vite éloignée, le cœur battant.

Je crois bien avoir vu que cette fissure fait tout le tour du carré. Peut-être se soulève-t-il comme une trappe ? C'est tout à fait comme dans les films d'horreur et de maison hantée ! Je mourais d'envie d'en parler avec quelqu'un, pour faire passer ma peur, mais je n'ai pas osé. Le soir, au cinéma, je me suis installée à côté de Drucy et je lui ai demandé ce que c'était que ce carré et à quoi il pouvait bien servir. Elle a simplement répondu : « Tu voudrais bien le savoir, hein ? » et rien de plus. Un peu plus tard, pendant le film, elle a chuchoté à mon oreille :

- Sois prudente, Évy. N'en parle à personne.

DIX-SEPTIEME JOUR

A part Drucy, je n'ai parlé à personne de ma trouvaille. Maintenant que j'ai de nouveau examiné ce carré de sol et marché dessus une nouvelle fois, je suis presque sûre que c'est ce que je crois. Je n'arrive pas à comprendre pourquoi Drucy m'a d'abord conseillé de regarder dans ce coin et puis a refusé d'en parler, et je me demande comment personne d'autre n'a encore découvert l'existence de cette trappe. Elle me paraît tellement visible et évidente maintenant que je sais qu'elle est là. Est-ce que Drucy m'a amenée à faire cette découverte uniquement pour me tourmenter à l'idée que c'est peut-être une sortie ? Je ne sais pas.

J'ai eu une longue conversation avec Marcia aujourd'hui et jamais encore elle ne m'en avait autant raconté. Elle m'a parlé de sa vie à la maison. Sa mère est une de ces dames très occupées, qui passe tout son temps à des œuvres sociales ou de charité, et à jouer au bridge chez ses amies, ce qui fait qu'elle n'est jamais à la maison quand Marcia rentre de l'école. Marcia doit se contenter de la compagnie de la servante, une espèce d'idiote qui adore regarder les feuilletons sirupeux de la télévision et lire des romans-photos sentimentaux. Quand sa mère revient enfin à la maison, elle est fatiguée et énervée d'avoir dû se montrer souriante et charmante avec ses amies, et d'avoir « travaillé pour les pauvres », et elle se met à crier sur Marcia parce qu'elle n'a pas encore fait ses devoirs. Marcia dit que sa grande sœur est exactement comme sa mère : tout charme et sourires quand il y a des invités, brillante et pleine d'esprit, mais quand la famille est seule à table, c'est à peine si elle ouvre le bec. Marcia dit que souvent son père rentre tard de son travail, avale son dîner sans dire un mot à personne, puis lit le journal en fumant son cigare, et voilà tout.

Si c'était ainsi chez moi, je deviendrais folle. Je sais que papa m'ennuie parfois quand il se moque de moi parce que je veux devenir écrivain et quand il répète que nous finirons par devoir déménager si je continue à remplir la maison avec mes carnets de notes ; ou quand il dit que je ne gagnerai jamais un sou et que je ferais mieux d'aller à une école de secrétariat afin de pouvoir gagner ma vie pendant que je continuerai des études plus importantes, le droit par exemple. Mais au moins, il me parle, et même quand il me taquine, il le fait en souriant et je sais qu'il m'aime bien. Quand il a lu mon histoire du *Pays de l'été*, il hochait tout le temps la tête comme s'il n'en revenait pas. Il a dit à maman que j'avais une imagination pas croyable et que peut-être je devrais écrire des histoires pour la télévision.

Il se peut que papa ne m'aime pas autant que Muffy, mais j'ai plus ou moins appris à supporter ça. Marcia m'a dit que son père la déteste parce qu'il avait espéré qu'elle serait un garçon. Vous imaginez ça ? Ce n'est pas sa faute, quand même, si elle est une fille !

Je me demande si ça se passe ainsi pour tous les enfants. La plupart de nous sommes ennuyés par les parents parce qu'ils veulent toujours tout décider à notre place et disent non à presque tout ce que nous avons envie de faire. Le plus injuste est qu'ils attendent de nous que nous travaillions bien à l'école, et que nous les aidions à la maison, et que nous prenions des leçons de musique et passions des heures à répéter, et que nous gardions toujours notre chambre aussi bien rangée qu'une salle de musée. Par-dessus le marché, il faudrait encore se distinguer d'une façon ou d'une autre, être choisi à l'école pour jouer dans la pièce de distribution des prix ou un truc comme ça, pour qu'ils puissent s'en vanter auprès de la famille et des amis. Et puis ils ont le culot de nous rappeler constamment tout ce que EUX font pour nous ! Franchement, c'est pas une vie d'être un enfant ! Enfin, je suppose que c'est ainsi et qu'on ne peut rien y changer.

Même si je suis parfois fâchée sur maman, je ne la déteste jamais. Je ne vois pas comment il serait possible de vivre avec quelqu'un qu'on déteste. Quant à Muffy, c'est une peste, comme la plupart des garçons, et ce qui me rend le plus furieuse est qu'il farfouille dans mes affaires et se permet de lire mes carnets de notes. Je ne suis pas encore parvenue à trouver une cachette où il ne les découvrirait pas. Une fois, je pensais avoir trouvé un endroit où il n'irait sûrement pas fouiller : au fond de mon panier à linge sale que je suis supposée vider moi-même chaque semaine. Mais le mercredi suivant, quand la nouvelle femme de ménage a voulu faire la lessive, elle a vidé mon panier et puis elle est allée demander à maman si les livres et les papiers devaient être lavés avec le reste ou séparément. Maman a trouvé ça tellement comique qu'elle l'a raconté à tout le monde. Et une fois où Muffy s'était emparé de mon cahier de poésie, il a lu mon poème *La Rivière sinueuse* à ses copains, tout haut ! Je lui aurais arraché les yeux ! Mais dans le fond, c'est un brave gosse. Il est toujours prêt à tout partager avec moi ; quand il reçoit du chocolat ou des bonbons il me donne la

moitié, et quand je le remercie, il dit qu'un frère doit prendre soin de sa sœur et veiller sur elle. C'est papa qui lui a dit ça. Mais je n'ai jamais remarqué que mon père prenait soin de tante Bertie, bien qu'elle soit sa sœur.

Ce soir en entrant à la salle à manger, Drucy et moi avons cru sentir une odeur bizarre, on aurait dit de la fumée de cigarette. Était-ce notre imagination ? Comme personne d'autre ne semblait le remarquer, nous n'en avons pas parlé.

Chaque fois que je regarde en direction du coin de la salle à manger, j'attrape la chair de poule et mon cœur se met à battre plus fort.

DIX-HUITIEME JOUR

Nous venons de voir un film sur la fabrication des violons. Il y en a, des choses auxquelles je n'avais jamais pensé ! Je veux dire : qui s'est jamais donné la peine de se demander comment est fabriqué un violon ? Il fait partie du violoniste et puis voilà tout, non ? Mais c'est beaucoup plus compliqué que ça et il y a un tas de détails qui sont importants, comme le vernis et la qualité du bois et des choses auxquelles on ne penserait même pas. Il paraît que c'est grâce à leur vernis que les très anciens violons ont un plus beau son. On nous a expliqué encore bien d'autres choses, par exemple que la viole était l'ancêtre du violon, et puis nous avons vu jouer un orchestre de chambre, vingt-deux personnes qui jouaient

ensemble et toutes bien en mesure. Je les ai comptées. Demain nous aurons un autre cours semblable, sur les clavecins.

A la salle à manger, je suis de nouveau retournée dans ce coin et j'ai marché sur le carré de linoléum. Pas de doute, il bouge. A peine, mais il bouge, et le joint que j'avais cru voir n'est pas une illusion. Je crois que ce carré doit se soulever, ou pivoter sur des charnières. Je n'ai rien pu voir de plus parce que je n'ai pas osé rester trop longtemps dans ce coin, on aurait pu me remarquer. Drucy m'observait. Je ne sais que faire maintenant. Drucy ne me dira rien de plus et je n'ose pas en parler à Marcia, Lénore et Karl. Lénore m'a dit aujourd'hui qu'elle ne partira jamais d'ici, et Karl a ajouté que lui non plus.

Je n'arrive pas à me décider. Chaque fois que Muffy me manque ou que je pense à maman et que je me rappelle comme elle est parfois gentille, je me rappelle aussi Lily Lowenthal. Ici au moins, je suis débarrassée d'elle. Et une autre chose à laquelle je repense, c'est que M^{lle} Zabriski me répète tout le temps que je suis nulle en math. Alors, en me rappelant tout ça, et les disputes chaque fois qu'oncle Paul et tante Bertie viennent à la maison, je décide d'attendre encore un peu. On est tranquille ici. Personne ne vous traite de paresseuse ou d'idiot, personne ne vous demande de travailler plus, ou de vous rendre utile, ou d'avoir plus d'ordre, ou de ne pas lambiner, ou de ne pas mâcher du chewing-gum en classe ni de manger trop de bonbons avant le dîner.

Des fois, je me demande vraiment comment un enfant peut se sentir heureux et content de lui quand ses parents, ses profs, tout le monde, lui répète qu'il n'est qu'un bon à rien. Personne ne pense jamais à nous faire remarquer que nous avons fait quelque chose de bien, à nous en féliciter ou nous remercier. Ils ne voient que ce qu'on fait de mal ou de travers. A l'école, même la bibliothécaire nous considère comme des malfaiteurs prêts à déchirer tous les livres.

C'est affreux de devoir se sentir coupable tout le temps, parce que même quand on ne fait rien de mal, ils sont là à attendre, certains que ça va venir. Franchement, il y a de quoi attraper un complexe d'infériorité. Et ce n'est pas mon amie Lily qui arrange les choses, toujours en train de se vanter et de m'écraser de sa supériorité. Je suppose que je l'aimais bien parce qu'elle m'impressionnait, j'étais plutôt fière d'avoir une amie riche. Mais pour commencer, elle n'est pas vraiment riche, elle fait seulement semblant, et ensuite elle n'est pas réellement une amie. Quelqu'un qui essaie de vous rabaisser et vous traite comme une cousine pauvre n'est pas une véritable amie. Quant à sa mère, elle me regarde comme si je sortais de l'Assistance Publique. Quelle snob ! Elle pue toujours le parfum de mauvais goût. Je vais essayer de faire un dessin de l'endroit ici, une sorte de plan, ça peut être utile. Ce carré de la salle à manger se soulève sûrement et l'ouverture pourrait mener quelque part.

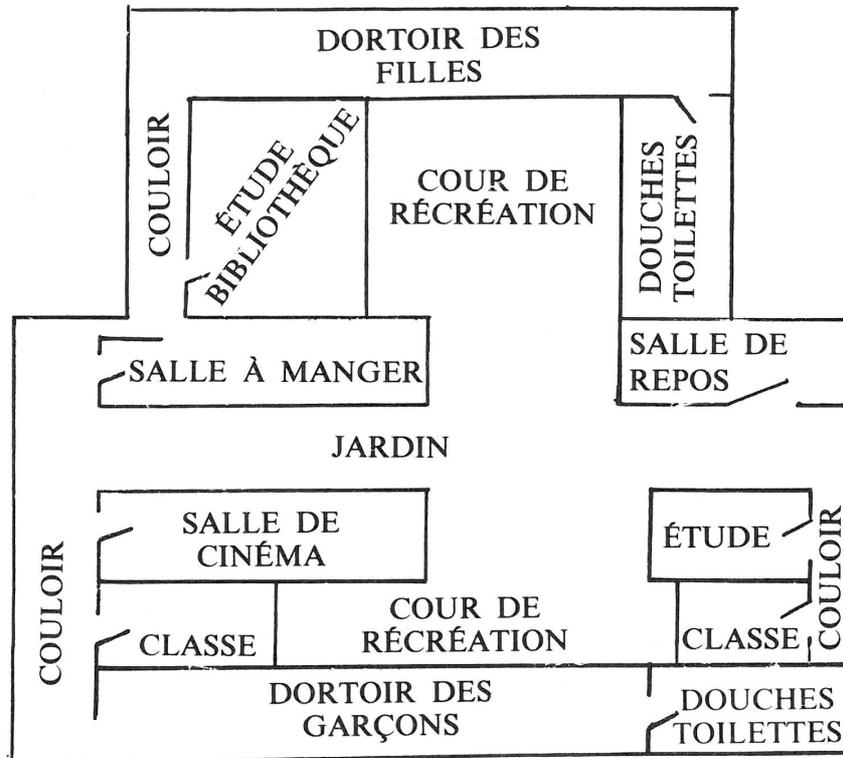
DIX-NEUVIEME JOUR

Je me suis finalement fait une idée assez claire de la disposition des lieux et, après beaucoup de travail et de peine, j'en ai dressé un plan. Peut-être tout n'y est-il pas rigoureusement exact et à l'échelle, il est difficile d'évaluer les dimensions et les proportions sans disposer d'instruments de mesure. Mais je crois qu'en gros, mon plan est assez fidèle.

Tout est spacieux, bien éclairé et confortable ici. Même les chaises de la bibliothèque sont épatantes, en plastique moulé qui épouse bien les formes, sans arête ni bord dur qui vous coupe la circulation dans les jambes. Un vrai monde futuriste, comme dans un film de science-fiction. Dans la salle d'étude de la bibliothèque, nous avons chacun un petit box où nous gardons nos livres et nos cahiers, et il y a une seconde salle d'étude dans l'autre bâtiment. Mon endroit préféré est le grand jardin entre les cours de récréation. J'adore ce jardin : c'est comme un parc en miniature, avec des buissons bien taillés et des sentiers entre des massifs de fleurs. Il y a des bancs pour s'asseoir et un petit bassin au milieu, avec des nénuphars et des poissons rouges. Ceux qui ont créé cet endroit se sont vraiment efforcés de rendre tout beau et agréable. Quand je m'assieds dans ce jardin avec un livre, je n'ai plus aucune envie de m'en aller d'ici.

Drucy m'énerve. Elle est tellement... Comment dire ? Tellement secrète et cachottière. Je sais qu'elle mijote quelque chose. Mais personne n'ose parler ouvertement. Il y a quelque chose de bizarre ici qui rend tout le monde méfiant et mal à l'aise. Comme si nous nous sentions surveillés.

Voici mon plan.



VINGTIEME JOUR

Cette fois, quelque chose se prépare, j'en suis sûre maintenant. Je me suis rendu compte pour la première fois que Drucy essaie depuis quelque temps de faire savoir qu'elle va organiser une réunion.

Tout le monde semblait encore plus calme, tendu et méfiant que d'habitude, je ne comprenais pas pourquoi. Puis, pendant le goûter, Karl est venu me demander, à voix basse et avec des allures de conspirateur :

- Est-ce que tu y vas ?

- Où ?

- A la réunion.

- Quelle réunion ?

- De Drucy.

Tout d'abord je n'y ai rien compris. Pourquoi une « réunion » alors que nous sommes tout le temps ensemble ? Et il n'y a nulle part où « aller », nous y sommes déjà.

- Qu'est-ce que tu veux dire ? Depuis quand Drucy a-t-elle décidé cette réunion ?

- On ne t'a encore rien dit ? Je pensais que Marcia t'en aurait parlé. Drucy a demandé de répéter à tout le monde qu'elle tiendra une réunion demain dans la cour pendant la récréation.

- Quel genre de réunion ? Pourquoi faire ?

Karl haussa les épaules et se tut, parce que juste à ce moment Marcia et Lénore étaient venues s'asseoir près de nous. Tout le monde se sentait mal à l'aise, personne ne disait rien ni n'osait regarder les autres. C'était tout à fait comme à la maison quand oncle Norman entre dans la pièce au moment où tante Bertie chuchote à maman qu'elle connaît une « jeune fille intéressante » qu'elle veut présenter à oncle Norman, et soudain elles se taisent et oncle Norman les regarde d'un air coupable parce qu'il sait qu'elles étaient en train de parler de lui. Il déteste qu'on l'embête en lui répétant tout le temps qu'il devrait songer à se marier, surtout quand elles lui disent qu'il sera chauve avant d'avoir trouvé une fiancée.

Je sentais que Marcia et Lénore savaient de quoi nous étions occupés à parler. Nous avions reçu des pommes avec notre goûter. Marcia et Lénore restaient là sans rien dire à examiner leur pomme. Finalement Marcia a croqué dans sa pomme et s'est mise à mastiquer bruyamment. A part ce bruit, tout était calme et l'atmosphère tendue. J'avais plus que jamais l'impression que nous étions surveillés.

Pendant l'heure d'étude, j'étais si tracassée et intriguée que je ne suis pas parvenue à me concentrer sur mon travail. C'est la première fois que ça m'arrive ici. Quand nous sommes à l'étude dans la bibliothèque, je me sens toujours comme un cheval dans son écurie : nous sommes tous là, alignés dans nos petits boxes, assis le dos au passage central, sans pouvoir nous voir les uns les autres à cause des cloisons. Oncle Norman répète souvent qu'un des nombreux problèmes créés par les salles de cours et d'étude est la distraction : les élèves s'empêchent mutuellement de travailler. Oncle Norman affirme qu'apprendre est un des plus grands plaisirs de l'existence et que c'est un véritable crime d'empêcher les gens, et surtout les enfants, de se livrer à ce plaisir. Parce que d'après lui la plupart des écoles ne sont pas vraiment conçues pour favoriser le plaisir d'étudier.

J'aime bien quand oncle Norman explique ce genre de choses, il a alors un regard tellement émouvant, comme des étincelles dans ses yeux. Mon père dit que je suis une rêveuse et une idéaliste comme oncle Norman, mais je ne vois pas ce qu'il y a de mal à ça. Il dit aussi qu'oncle Norman ne sera jamais riche parce qu'il n'est qu'un rêveur, mais nous non plus nous ne sommes pas riches. Oncle Paul est riche, lui. Il vend, importe et exporte toutes sortes de trucs et gagne des masses d'argent, et tante Bertie porte des tas de bijoux tape-à-l'œil. Oncle Norman ne peut pas la sentir.

J'espère que j'en apprendrai plus long demain sur cette réunion.

VINGT ET UNIEME JOUR

Drucy s'était assise à côté de moi pour regarder le film, ce qu'elle ne fait presque jamais, et me demanda, sans tourner la tête :

- As-tu entendu parler de la réunion ?

- Non, pas vraiment. J'ai juste entendu dire que tu voulais organiser cette réunion, mais je ne sais pas quand ni pourquoi ni rien.

- Oui, on n'en parle que très prudemment. Tu te souviens de ce que je t'ai raconté, ce qui m'est arrivé la fois où j'ai voulu me cacher dans les toilettes ? Eh bien ! Il semble que je ne sois pas la seule à avoir essayé, et il est arrivé la même chose aux autres. Alors, ils se méfient.

Cette nouvelle m'a rendue à demi morte de peur. Je ne pouvais pas supporter l'idée qu'une chose pareille puisse m'arriver à moi aussi.

- Comment l'as-tu appris ?

- Quand j'ai commencé à parler de cette réunion pour préparer une évasion, un des garçons est venu me raconter ce qui lui était arrivé la fois où il avait tenté de se cacher pour chercher s'il n'y avait pas une issue quelque part.

- Ça n'en fait qu'un, alors que tu viens de dire que c'était arrivé « aux autres ». Et de qui s'agit-il ?

- D'autres que celui-là m'ont raconté la même chose. Je ne veux pas te dire leur nom.

- Tu crois que... que ça nous arriverait à tous si nous voulions tenir cette réunion ?

A ce moment, le film était déjà commencé et les autres nous ont dit de nous taire. Drucy a haussé les épaules en réponse à ma question, puis elle m'a murmuré :

- Au cas où ça nous arriverait, j'ai un autre plan.

VINGT-DEUXIEME JOUR

Cet endroit commence à me donner la chair de poule. C'est à peine si j'arrive encore à m'intéresser à tout ce qu'on nous apprend. Pourtant, nous avons eu un cours d'histoire de l'art absolument génial, sur les peintres impressionnistes. On nous a expliqué comment et pourquoi ils avaient commencé à peindre d'une façon différente parce qu'ils s'étaient mis à *voir* d'une façon différente, c'est-à-dire qu'ils ont voulu peindre les choses telles qu'ils les voyaient, en traduisant leurs impressions, au lieu de les faire ressemblantes et fidèles à la réalité dans leurs moindres détails. Ils se sont rendu compte de l'importance de la lumière, des mouvements et des vibrations de la lumière, et de la façon dont les couleurs sont modifiées par la lumière et par l'ombre. En 1863, un peintre nommé Monet avait peint un lever de soleil, qu'il avait appelé *Impression*, et tout un groupe de peintres ont commencé à peindre de cette manière. Mais ce qui est curieux, c'est qu'au début, les critiques d'art les ont pris pour des fous, parce qu'ils ne comprenaient pas ce que les artistes essayaient de faire, je suppose. Ensuite, quand de nombreux peintres se sont mis à travailler ainsi, des musiciens et des poètes ont essayé d'adopter les mêmes techniques dans leur art. Leur idée était que la personne qui écoute la musique, lit la poésie ou regarde un tableau doit, d'une certaine façon, participer à la création, parce que l'artiste ne fait que suggérer des idées et des impressions. Je trouve ça sensationnel.

Drucy a continué pendant toute la journée de répandre le bruit que sa réunion aurait lieu demain pendant la récréation. Tout le monde en parlait aujourd'hui, je l'ai entendu répéter plusieurs fois. Et puis ce soir je viens de trouver sous mon oreiller un billet disant que la réunion est annulée ! J'ai regardé Marcia, elle a souri en faisant oui de la tête, et quand je lui ai demandé pourquoi, elle a haussé les épaules. Je commence à être vraiment intriguée et à me demander ce qui se passe.

La nuit dernière, j'ai fait un rêve épouvantable. Je ne suis pas sûre de me le rappeler en entier, mais Drucy et moi marchions dans une sorte de labyrinthe et nous frappions à des quantités de portes qui refusaient de s'ouvrir. Nous nous perdions l'une l'autre et nous nous appelions sans parvenir à nous retrouver. J'étais folle de peur, je sentais que j'allais passer

ma vie entière dans ce labyrinthe de couloirs, à courir en tous sens sans pouvoir en sortir. Puis je voyais tous les autres enfants alignés dans un des couloirs, bien en rang comme des soldats, tous avec le regard tourné dans la même direction. Une lumière rouge se mettait à clignoter et tous les enfants levaient un pied et se mettaient à marcher au pas. Je me suis réveillée couverte de sueur, le cœur battant, et je n'ai pas réussi à me rendormir. Je suis restée étendue dans l'obscurité, les yeux ouverts, fatiguée et engourdie comme si j'étais droguée, écoutant le bruit de la respiration des autres filles. Je me demandais si je sortirais un jour d'ici et si jamais je reverrais Muffy, papa et maman. Je pensais à oncle Norman : comme c'était gai d'aller au cinéma avec lui et Muffy, puis d'aller boire une limonade en discutant du film ! Ensuite je me suis mise à penser à Lily Lowenthal, comment nous passions le temps à bavarder chez elle dans le salon après l'école, à nous raconter comment ce serait quand nous serions grandes, quand elle serait une actrice célèbre et moi un grand écrivain et qu'on nous interviewerait ensemble à la télévision. Et puis je me suis rappelé M^{me} Goldman, mon prof de littérature, qui est gentille avec moi et qui me dit toujours que je suis née pour être écrivain. Alors, je me suis mise à pleurer, pour la première fois depuis je ne sais combien de temps.

Demain, il faut que je parle à Drucy.

VINGT-TROISIEME JOUR

Aujourd'hui nous avons eu le cours le plus sensationnel que j'aie jamais eu. C'était une leçon de poésie. J'étais si enthousiasmée que si j'avais battu des bras, je crois que je me serais envolée au plafond !

Tout d'abord, l'écran de TV nous a montré un poème que quelqu'un lisait tout haut. Le poème s'appelait *Façon de parler*, par William Carlos Williams. C'est une sorte de confession de quelqu'un qui avoue avoir chipé des prunes dans le frigo. A la fin, il demande pardon, mais il n'a pas vraiment de regrets tellement les prunes étaient délicieuses.

Ensuite, nous avons dû composer nous-mêmes un poème au sujet d'une chose que nous avons faite alors que nous n'aurions pas dû, mais que nous ne regrettons pas réellement avoir faite. J'ai choisi d'écrire mon poème à propos d'une chose que je n'avais pas faite :

A MON PROF DE MATH.

*Votre nez pointu
Va remuer et renifler
Quand vous vous apercevrez
Que mon devoir a été oublié
Aujourd'hui,
Chère mademoiselle Zabriski.
Je sais que vos yeux
Vont se montrer furieux
Et que ça va barder
Saperlipopette !
Mais dites-moi, Mamzelle Z :
Si vous aviez l'esprit poétique,
Feriez-vous des mathématiques ?*

Le poème suivant qu'on nous a lu était de Robert Herrick, un poète du dix-septième siècle : *Beauté du désordre*, où il explique que les choses lui paraissent plus belles quand elles ne sont pas si parfaites. Ensuite on nous a demandé d'écrire ce que nous éprouvions envers la perfection, l'ordre et la précision. C'est le poème le plus difficile que j'aie jamais écrit. Il n'a pas de titre :

*Gné gné gné
Des rangs bien alignés
Sont comme des glaçons
Enfermés en prison*

*Blanc blanc blanc
Les murs propres et blancs
Les beaux murs aseptiques
Sont pour moi sans musique*

*Zion zion zion
L'ordre et la précision
Que vous trouvez si beaux
Sont le marbre d'un tombeau*

*L'ordre et la précision
Et même la perfection
Ne valent pas un sourire
Rire rire rire*

*Gai gai gai
Je sais qu'il est plus gai
De se trémousser
Sur un vieux canapé
Dans le fond d'un grenier
Nié nié nié !*

Ce cours était follement amusant. Après ça, je ne voulais plus qu'écrire poème après poème. Je voulais en écrire un sur ma chambre, à la maison. Papa et maman m'ont aidée à la repeindre, l'été dernier. Elle est vert pomme très pâle, avec de jolis rideaux blancs. Elle est toujours en désordre, avec la moitié de mes vêtements sur une chaise et mes livres qui traînent partout, mais c'est une très chouette chambre quand même. Sur mon bureau, il y a une grande photo d'oncle Norman, Muffy et moi à la plage, et sur la petite table à côté de mon lit il y a la radio et mes livres préférés. Je n'ose pas y garder mon carnet de notes, Muffy viendrait y fourrer son nez. Je le cache sur l'étagère derrière mes disques, ou en dessous de mes chaussettes dans un tiroir. Mes vieux carnets, ceux qui sont remplis, sont enfermés dans la vieille valise de papa au fond de mon placard.

Voilà encore une bonne chose ici : personne n'essaie de lire mon carnet de notes, et je peux écrire tout ce que je veux. Ça compense certaines leçons embêtantes, comme celle d'aujourd'hui par exemple sur la germination des petits pois. Je vous demande ! La seule chose que j'aie trouvée vraiment passionnante en sciences naturelles et en biologie, c'était à propos de la photosynthèse. Je trouve ça fantastique. Le mot lui-même me paraît beau. Quand j'apprends des choses ainsi, je trouve que la nature est ce qu'il y a de mieux. C'est toujours mieux que les maths, en tout cas. Quand je demande à oncle Norman pourquoi je dois apprendre des tas de trucs dont je suis à l'avance certaine qu'ils ne me serviront jamais à rien, il prend son air sérieux et me fait toute une conférence sur les bienfaits d'une culture étendue et la nécessité d'une formation générale. Ça se peut, mais je ne suis pas convaincue. Toujours rien de neuf au sujet de la réunion.

VINGT-QUATRIEME JOUR

Cette fois, c'est arrivé.

Aujourd'hui, pour la première fois, nous avons eu un cours de danse. La TV nous a dit de pousser les tables et les chaises sur le côté de la classe, puis nous avons commencé par des exercices pour nous échauffer : se plier, faire pivoter le tronc sur les hanches, s'asseoir par terre et toucher les genoux avec la tête, un peu le genre de gymnastique que maman essaie de faire et qu'elle me conseille si je veux rester mince. Ou plutôt le devenir. C'est vrai que je pourrais être un rien plus fine et que mon estomac a tendance à prendre trop de place, mais le médecin dit que tout ça s'arrangera quand je serai un peu plus âgée.

Après les exercices, au lieu que ce soit une vraie personne qui nous démontre sur l'écran les mouvements que nous devons faire, c'est un diagramme qui nous a montré les pas et les déplacements. Ce n'était pas facile, nous poussions tous des soupirs et des gémissements. Sauf Drucy : elle faisait tout facilement, avec la grâce et l'aisance d'une fleur dans le vent. Elle est très grande, avec un long cou, un corps mince et souple, et elle semblait savoir que nous la regardions tous, ses mouvements devenaient de plus en plus précis et assurés. En la regardant, elle, au lieu de l'écran, nous y sommes tous arrivés plus facilement. Elle avait une telle expression sur le visage à ce moment, calme, apaisée, sûre d'elle et... je ne sais pas comment décrire ça. On aurait dit quelqu'un qui vient de découvrir une chose très belle, ou qui se rappelle des moments de grande joie et de bonheur.

Quand le cours se termina et que la lumière rouge se mit à clignoter, nous étions tous tournés vers Drucy, assis par terre. Elle aperçut la lumière, nous regarda, attentifs et admiratifs envers elle, et soudain son visage changea, son regard devint sérieux et profond, et nous avons compris qu'elle allait nous dire quelque chose d'important. Nous restions assis sans bouger, retenant notre souffle, en attente, les yeux fixés sur elle. Elle se pencha vers nous et dit calmement, sans crier :

- Écoutez. Si nous essayons tous ensemble, nous pouvons réussir à sortir d'ici.

Personne ne dit un mot. Nous nous regardions les uns les autres, sans bouger, en tournant à peine la tête. Je me suis mise à trembler intérieurement, en me demandant si ce truc mystérieux et effrayant allait se déclencher et nous paralyser tous. Puis Drucy reprit :

- J'ai une idée. Ce soir, après le dîner...

Elle n'alla pas plus loin. Je me rappelle que la classe était plongée dans un profond silence, nous étions tous penchés en avant pour l'écouter. C'est alors que c'est arrivé. Rien qu'en y repensant maintenant, je me sens à nouveau malade et couverte de sueur.

Le grand écran de TV au mur s'est mis à flamboyer de lumières de toutes les couleurs qui clignotaient de plus en plus rapidement, c'était comme un cauchemar épouvantable qui vous fait tourner la tête et vous enlève toute volonté. Je me rappelle un bruit terrible de métal crissant contre du métal, comme le hurlement aigu d'un train sur les rails dans un tournant. Et l'odeur ! Oh ! C'était affreux ! Je ne veux même pas y repenser.

Je ne sais pas combien de temps ça a duré. Et personne maintenant ne veut en parler. Je crois que tout ça s'est passé aujourd'hui, mais nous en avons tous gardé l'esprit tellement trouble et brouillé que personne n'est sûr. Il serait impossible de dire pendant combien de temps nous étions restés assis là à subir ce tourbillon de bruit, d'odeur et de lumière aveuglante quand ça s'est arrêté. A un moment, tout est redevenu silencieux, l'odeur a disparu et les lumières se sont éteintes. Nous nous sommes alors levés et simplement dirigés vers

l'autre classe pour le cours suivant, tremblants et ahuris. Depuis lors, nous sommes tous extraordinairement calmes. Personne n'a prononcé une parole, même pendant le dîner où d'habitude presque tout le monde bavarde. On se croirait dans la chambre d'un mort. Et tout le monde se montre obéissant. Maintenant nous savons que nous sommes surveillés de près à tout moment.

VINGT-CINQUIEME JOUR

Je ne sais comment décrire la journée d'aujourd'hui. Tout s'est bien passé, du moins en ce qui concerne les cours, les repas et le petit train-train quotidien. Nous avons vu un film sur les origines de l'homme, à propos des découvertes récentes qui font croire aux savants que nos ancêtres sont peut-être encore plus anciens qu'on le pensait. Je me suis rendu compte une fois de plus qu'il y a des quantités incroyables de choses auxquelles je ne connais rien, c'est comme si elles n'existaient même pas pour moi. Et pourtant, il se passe quelque chose tout le temps, partout. Des fois, je réfléchis à ça, je me dis : « En ce moment même il y a quelque part dans le monde des gens qui sont dans un train, ou qui sont malades, ou qui se font couper les cheveux chez le coiffeur ; il y a des bébés qui naissent, des gens qui vivent, partout, des millions, et je ne sais rien d'eux et ils ne savent rien de moi ».

Le film montrait surtout des diagrammes, des dessins de crânes et des photos d'anthropologues fouillant le sol en Afrique. Ces savants pensent que les premiers hommes sont apparus sur terre il y a *trois millions d'années* ! Comment pourrais-je me faire une idée d'une telle durée alors que j'ai déjà de la peine à m'imaginer l'époque de ma grand-mère ou de la guerre 14-18 ? La Grèce antique date d'un peu plus de deux milles ans et ça me paraît plus long que l'éternité. Quant à l'Égypte ancienne, n'en parlons même pas ! Qui pourrait se représenter des périodes d'une telle longueur ?

Ça m'a fait penser à l'air sérieux que prend oncle Norman pour me dire, en se frottant la barbe, à quel point il est important pour les jeunes de prendre conscience du monde qui les entoure. Il aime bien que je lui parle de mon école et de ce qu'on m'y apprend, parce qu'il travaille depuis des années et des années à ce livre qu'il écrit, sa thèse de doctorat, où il expose toutes ses théories. Il se met en colère chaque fois que mon père lui demande quand il va se décider à la terminer, et il refuse de lui en parler. Mais avec moi il aime bien en discuter et parfois il me demande même mon avis sur ses idées. Je me sens aussi importante et sérieuse qu'une grande personne à ces moments-là. Je trouve que certaines de ses idées et de ses théories sont épatantes, mais je ne sais pas si elles le sont toutes, entre autres la façon dont il s'attaque aux professeurs. Il les déteste vraiment, tous. Moi, j'aime bien certains de mes profs. Et je sais qu'ils travaillent dur pour nous. Même ceux qui sont vaches travaillent dur. Ils doivent parler toute la journée, corriger des devoirs pendant leurs soirées et préparer les cours du lendemain. Il est fatal que ça finisse par les rendre vaches. Surtout quand les élèves sont vaches avec eux.

Il faisait plutôt triste ici aujourd'hui. Tout le monde se traînait d'un air fatigué, comme si nous avions été drogués. Ça me donne des frissons dans le dos de savoir que je suis surveillée. Surtout que nous ignorons si cette horrible chose ne va pas recommencer d'un moment à l'autre pour nous secouer encore un bon coup.

Drucy n'a pas dit un mot à personne de toute la journée. Elle a l'air de bouillonner de colère. J'attends qu'elle me révèle quel est son autre plan. Maintenant, elle sait que nous ne pouvons pas essayer de nous évader tous ensemble. La plupart des autres l'évitent, sauf Rhoda qui la suit toujours comme son ombre. J'ai vu aujourd'hui Joël installé à table près de Ginny et de Véra. Je ne comprends pas : il n'a jamais fait partie de ce clan-là. Les snobs n'ont jamais accepté personne d'autre avec eux, parce qu'ils se croient supérieurs à tout le monde. Ils ne sont pas supérieurs du tout, ils s'efforcent seulement de le croire, en se moquant des autres et en les méprisant.

J'ai terriblement sommeil ce soir, et j'ai peur.

VINGT-SIXIEME JOUR

Je viens d'écrire *vingt-sixième jour*, mais je ne suis pas vraiment sûre que ce soit correct. Je crois que j'ai perdu le compte exact du temps. Cette expérience horrible de l'autre jour a tout changé pour moi. Il me semblait que je me plaisais ici, mais maintenant je pense que je préférerais m'en aller. Je ne supporte pas l'idée de vivre en étant espionné continuellement par un surveillant invisible.

Nous avons eu un nouveau cours de danse aujourd'hui, mais Drucy n'en a pas paru aussi heureuse que l'autre fois, même si nous la regardions tous au lieu de regarder l'écran de TV. Elle est vraiment la meilleure d'entre nous ; elle savait comment exécuter tous les mouvements. Plus tard, pendant la récréation, je lui en ai parlé et elle m'a dit qu'elle voulait devenir danseuse plus que n'importe quoi d'autre au monde. Elle dit qu'elle n'éprouve aucune difficulté à faire ce que font les danseurs et qu'elle est sûre qu'elle deviendrait bonne si seulement elle pouvait prendre des leçons, mais sa famille n'en a pas les moyens. Je lui ai demandé s'il n'existait pas de bourses d'études ou une autre aide de ce genre pour les écoles de danse. Oncle Norman parle toujours de ça aussi, d'offrir leur chance aux jeunes qui ont du talent mais qui ne sont pas riches ou ignorent qu'ils possèdent ce talent. C'est un de ses sujets favoris, il répète toujours à papa qu'au lieu d'apporter notre aide aux pays sous-développés, nous ferions mieux de nous occuper d'abord des jeunes de notre propre pays, qui ne se voient jamais offrir la moindre chance d'exploiter leurs talents. Une de ses théories les plus chères est que le taux de criminalité et de délinquance juvénile diminuerait certainement si on faisait un plus grand effort pour découvrir, diriger et aider les possibilités des jeunes. Il appelle ça notre *sous-développement culturel*. Il en parle dans sa thèse. Et l'autre cause importante de la criminalité d'après lui est la télévision. Il dit que les nouvelles que donne le journal télévisé concernent presque uniquement les crimes, les guerres et la violence, et que les choses iraient peut-être un peu mieux si on nous parlait *aussi* de ce qu'il y a de bon et de beau dans le monde. Mon oncle Norman a des milliers de bonnes idées comme ça. Mais je ne suis pas sûre qu'elles soient toutes bonnes. Comme le dit maman, il n'est pas réaliste. Je comprends ce qu'elle veut dire.

Mais j'en reviens à Drucy. Elle paraissait bien triste cet après-midi, pas seulement à cause des leçons de danse que sa famille ne peut lui payer, mais aussi à cause de ses projets d'évasion. Je lui ai demandé quels étaient ses plans maintenant. Elle me regarda, de ce regard d'adulte, inquisiteur et inquiétant qu'elle sait prendre, comme une vieille dame craintive qui se demanderait si elle peut vous faire confiance. Elle me regarda ainsi un long moment sans un mot, puis finit par dire :

- Évy, j'ai un plan, pour lequel j'aurai besoin d'aide. Mais d'abord il faut que je me débarrasse de Rhoda. Tu comprends ?

J'ai fait signe que oui, un peu effrayée, me demandant si ceux qui nous surveillent n'allaient pas déclencher leur horrible mécanisme à l'instant même pour nous paralyser et nous mater. Drucy ne semblait pas avoir peur, elle, et poursuivit :

- Il y a encore des détails que je dois mettre au point. Je ne sais pas si ça marchera, mais quand mon plan sera prêt, je te ferai signe.

- Je ne peux rien faire pour t'aider en attendant ?

- Non, sauf te montrer prudente. Et à partir de maintenant, il ne faudra plus qu'on nous voie parler ensemble trop souvent ou trop longtemps.

Brrr ! Quelle impression ça m'a fait ! Comme si nous vivions de l'autre côté du Rideau de Fer ! Je me demande si je ne commence pas à imaginer des choses qui n'existent pas. Comme cette odeur de cigarette l'autre jour. Et je jurerais qu'hier soir j'ai entendu des bruits bizarres derrière la porte fermée de la salle à manger, comme si quelqu'un était occupé à nettoyer, en traînant les chaises. Puis ce matin, le sol de la salle à manger m'a paru fraîchement ciré et bien brillant.

VINGT-SEPTIEME JOUR

Tout semble redevenu plus ou moins normal aujourd'hui. La plupart d'entre nous paraissent moins vaseux et mieux éveillés, et moi je me suis sentie moins triste. Peut-être est-ce le projet de Drucy qui m'a remonté le moral. Mais comment va-t-elle s'y prendre pour se débarrasser de Rhoda ? Celle-ci est une drôle de fille, je ne la comprends pas. Parfois, elle me donne l'impression qu'elle me déteste, mais je crois plutôt qu'elle est ainsi avec tout le

monde. Elle a une mine boudeuse et renfrognée, toujours l'air vaguement coupable, ne parlant que par monosyllabes. Je crois qu'elle n'est pas très intelligente. Ses devoirs reviennent toujours couverts de corrections, de remarques et de commentaires. Elle n'est visiblement pas très heureuse ; j'ignore pourquoi, mais elle semble considérer que c'est la faute du monde entier. Elle colle à Drucy comme une ombre et Drucy l'aime bien, mais en est un peu énervée et ne la traite pas très amicalement.

Cet après-midi, nous avons eu un cours intéressant, une sorte d'exposé sur ce qu'on pourrait appeler les pionnières de la libération de la femme, comme Sapho, une poétesse grecque qui vivait plusieurs siècles avant Jésus-Christ et qui a écrit de beaux poèmes d'amour, et une autre femme écrivain, une Japonaise, Madame Murasaki, qui a vécu au onzième siècle. Après la mort de son mari, elle travailla à la cour de l'empereur et écrivit un long roman en cinq volumes. Une autre femme célèbre, Éléonore d'Aquitaine, avait d'abord épousé le roi de France, Louis VII et puis, juste comme ça, elle décida qu'elle ne l'aimait plus et elle épousa Henry II, le roi d'Angleterre, qui avait quatorze ans de moins qu'elle. Imaginez ça, une femme qui quitte un roi pour en épouser un autre ! C'était au douzième siècle. Au quinzième, il y a eu Christine de Pisan, encore une femme qui a été écrivain. Je voudrais que papa soit ici pour que je puisse lui parler de toutes ces « écrivaines » célèbres ! Christine écrivit des poèmes et un tas d'autres choses. Elle fut une des toutes premières femmes à gagner sa vie en écrivant. (Et maman qui dit toujours que je mourrai de faim avec ce métier-là !) Son mari est mort quand elle n'avait que vingt-cinq ans et elle s'est trouvée seule avec trois petits enfants à nourrir. Après les cours, j'ai fouillé dans la bibliothèque, mais je n'ai pas trouvé de livre d'elle ou à son sujet, rien que son nom dans le dictionnaire.

C'est intéressant de constater que la plupart des femmes qui sont devenues célèbres il y a longtemps étaient souvent écrivains. Peut-être était-ce ce qu'il y avait de plus facile à faire pour une femme. Je veux dire qu'il y a toujours moyen d'écrire, même si on est enceinte ou si on a des bébés à surveiller, parce qu'on peut faire ça à la maison et sans avoir besoin d'équipement ou d'outillage spécial. Tout ce qu'il faut pour être écrivain, c'est du papier et un crayon, et une table.

J'aime bien tout ce que nous apprenons ici, mais les profs me manquent. Même ceux qui sont vaches ou embêtants. Parce qu'un prof vous regarde et vous parle en donnant son cours, et vous vous pouvez lui parler et lui poser des questions. Un écran de télé et une voix dans un haut-parleur, ce n'est pas pareil. Ce que je regrette aussi, c'est le genre de cours comme ceux avec mon prof d'anglais, quand toute la classe se jette dans une bonne discussion au sujet d'un livre que nous avons lu. On parle des personnages, de leurs actions, pourquoi ils ont fait ceci ou ça, et chacune dans la classe a une opinion différente, même si, quand vous lisez le livre, il vous paraissait impossible d'imaginer une autre opinion que la vôtre. Et j'aime bien quand M^{me} Goldman parle de mes histoires et de mes poèmes. Quand on apprend, c'est agréable d'avoir quelqu'un qui vous regarde et de pouvoir le regarder en retour. Quand oncle Norman se lance sur le sujet de la libération de la femme, ça se termine toujours par une discussion enragée entre maman et lui. Il dit que les femmes auraient dû se réveiller depuis des siècles et qu'il ne comprend pas comment elles ont supporté pendant si longtemps d'être traitées en êtres inférieurs. Je me demande s'il connaît l'existence de ces femmes dont on nous a parlé aujourd'hui. Il les connaît sûrement : oncle Norman connaît tout. Quand il dit à maman qu'elle devrait utiliser ses compétences (elle a été institutrice) au lieu de gaspiller sa vie dans le rôle de ménagère, maman se met en colère et réplique :

- Et si ça me plaît, à moi, d'être ménagère ? Figure-toi que j'aime prendre soin de mes enfants et de ma maison ! J'aime faire la cuisine. Ça me rend heureuse. Je ne devrais pas aimer ça parce que ce n'est pas « dans le vent », sans doute ? J'aime aller au cinéma, écouter des conférences ou visiter des musées. Et je me sens aussi libérée que n'importe qui parce que j'ai tous les jours le privilège de faire exactement ce que j'aime ! Combien de gens peuvent en dire autant ? Si je devais aller travailler à l'extérieur tous les jours, ça serait de l'esclavage !

Puis maman s'excite de plus en plus et dit à oncle Norman que ce sont les hommes qui sont les esclaves, ce sont eux qui doivent gagner les sous. Les femmes peuvent prendre les choses plus à l'aise. Elle lui montre sa théière en argent et demande :

- Est-ce que ça fait de moi une esclave et une idiote si j'aime voir mon argenterie bien brillante ? Je peux faire briller ma théière le matin et aller au musée l'après-midi si j'en ai envie. Ah ! Peux-tu en faire autant ?

Et oncle Norman hausse les épaules en soupirant :

- Ça va, tu as gagné.

Drucy m'a demandé ce soir :

- As-tu remarqué que le plancher de la salle à manger a été nettoyé et ciré ?

- Oui. Je cois même que j'y ai entendu du bruit hier soir pendant qu'« ils » nettoyaient.

- C'est vrai ?

Elle ouvrait de grands yeux étonnés. Puis, à voix si basse que je l'ai à peine entendue, elle me dit que quelqu'un avait oublié une boîte de cire juste à côté du fameux carré ; elle s'y trouvait encore au matin. Je ne l'avais pas remarqué.

- Et à midi, acheva Drucy, la boîte n'y était plus.

VINGT-HUITIEME JOUR

Je crois que Drucy s'occupe de préparer son plan, mais j'aimerais bien en savoir plus. J'ai remarqué qu'elle affecte de se détourner chaque fois que Rhoda lui adresse la parole et s'éloigne après lui avoir jeté un regard ennuyé. Maintenant, Rhoda traîne toute seule misérablement ou essaie de se rapprocher de Stanley et de quelques autres, et elle regarde Drucy de loin, l'air toujours aussi renfrogné, mais avec perplexité, comme si elle se demandait ce qu'elle lui a fait.

Aujourd'hui Drucy m'a demandé de garder précieusement les moindres morceaux de ruban adhésif que je pourrais trouver et d'essayer de mettre la main sur un quelconque outil à long manche. Quand j'ai demandé pourquoi, elle a posé un doigt sur ses lèvres. Pour me parler, elle se tient à côté de moi, pas en face, et marmonne du coin de la bouche pour que personne ne le remarque. On se croirait dans un film d'espionnage.

Où pourrais-je bien trouver un outil à long manche ? Et la seule fois où j'ai aperçu du ruban adhésif ici, c'est le jour où nous avons dû faire des arrangements en trois dimensions avec ces blocs en plastique, au cours de dessin : quand nous les avons reçus par le monte-plats, les blocs de chaque série avaient été attachés ensemble avec du ruban collant pour que les séries ne se mélangent pas. Mais je n'ai évidemment pas pensé alors à mettre ce ruban de côté. Bon ! Je vais ouvrir l'œil, on verra bien.

Chaque fois que j'essaie de parler à Drucy, elle chuchote : « Attention ! » sans bouger les lèvres. Elle va finir par me donner une attaque.

Je me suis de nouveau assise avec Marcia, Lénore et Karl aujourd'hui pendant le repas, pour ne pas avoir l'air d'être amie avec Drucy, mais je crois qu'ils ont remarqué quelque chose parce que Karl m'a demandé :

- Qu'est-ce qui se passe ?

- Que veux-tu dire ?

- Tu te conduis drôlement.

- Comment ça ?

- Je ne crois pas que tu te plaises avec nous trois.

- Quelle idée ! Pourquoi ne me plairais-je pas ?

- En tout cas, je ne pense pas que tu sois heureuse ici.

Je ne savais que lui répondre, mais il m'a semblé que le mieux serait de leur dire la vérité, du moins en partie. Je leur ai donc expliqué que j'aurais aimé retourner à la maison parce que mes parents me manquaient et mon frère aussi, et les chiens, et certains de mes profs et même les disputes avec mon amie Lily.

- Ce qui me gêne ici, c'est qu'on ne mène pas une vraie vie.

Marcia haussa les épaules et détourna la tête d'un air ennuyé. Karl et Lénore me regardaient avec étonnement.

- Et alors ? dit Karl. Qu'est-ce que ça a de gênant ? Ce qui est sensationnel ici, c'est la quantité de choses que nous apprenons. Ça me donne l'impression que le monde et les connaissances sont illimités. Et au moins, les autres te fichent la paix et ne se moquent pas de toi si tu veux travailler et avoir de bons résultats.

- D'accord. Mais aimes-tu l'endroit lui-même, la façon dont... je ne sais comment dire ça... Cet ordre, cette perfection... Rien n'est jamais sale, tout est toujours à sa place, rien ne va de travers, tout le monde est calme et parfait. Ce n'est pas naturel, ce n'est pas comme la vie normale. Il me semble que je suis devenue une petite pièce d'une grande machine, que je ne suis plus un être vivant.

- Oui, c'est vrai, murmura Lénore, sans conviction.

- N'empêche qu'on est bien ici, dit Marcia.

- Et ce que j'aime encore moins que tout le reste, c'est l'impression que nous sommes surveillés, dirigés et programmés comme des robots.

- Tu crois ?

- Rappelle-toi ce qui est arrivé l'autre jour au cours de danse...

Ils hochèrent la tête sans rien dire, le regard vide.

- C'est comme si quelqu'un avait voulu faire une expérience, organiser une école parfaite, avec des conditions idéales, des tas de cours intéressants, pas de distractions, le calme, et rien d'autre à faire qu'étudier toute la journée.

- Il faudrait être cinglé ! dit Lénore en riant.

- Ma mère dit que ce sont des cinglés.

- Qui ? De quoi veux-tu parler ?

- De ces savants qui affirment qu'on peut tout savoir sur les gens en étudiant leur comportement, et que si on change l'environnement et les conditions d'existence, on peut ainsi changer les gens eux-mêmes et leur façon d'agir.

Marcia ouvrait de grands yeux horrifiés et incrédules. Elle demanda :

- Tu penses vraiment que nous faisons partie d'une expérience ?

- Oui.

Ils me regardèrent tous les trois comme si c'était moi la cinglée.

Plus tard, pendant le film – un documentaire sur les dauphins, comment ils communiquent entre eux et avec l'homme – Drucy vint s'asseoir à côté de moi et me murmura, en parlant du coin de la bouche :

- Ne bois pas ton lait ce soir.

- Pourquoi ?

- Je t'expliquerai.

Je ne l'ai pas bu. J'ai expliqué à Karl que j'avais trop mangé au dîner et que je n'avais pas envie de lait. Maintenant, je me pose des questions. D'habitude, le soir quand j'écris ce journal, je me sens toujours somnolente et fatiguée. Mais pas ce soir. La lumière bleue clignote depuis un moment et je suis toujours bien éveillée. Je crois que le lait était drogué et que Drucy le savait.

VINGT-NEUVIEME JOUR

Cette journée m'a paru durer une éternité tellement j'étais impatiente d'écrire ce qui s'est passé hier soir et aujourd'hui.

Quand la lumière s'est éteinte hier et que tout le monde s'est endormi, je suis restée éveillée. Je n'avais pas du tout sommeil. Le dortoir était silencieux, le seul son était celui de la respiration des autres filles. Une chambre paraît encore plus calme avec ce bruit-là. J'avais les yeux ouverts dans le noir, je ne sais pas combien de temps je suis restée ainsi. Je me sentais seule, abandonnée, et plus inquiète que je ne l'avais jamais été. Je me demandais si je reverrais un jour ma famille. J'ai repensé à un cours que nous avons eu la veille. La voix du professeur nous avait parlé de la recherche du but de la vie, du but et de la signification de notre propre vie. Pour trouver un sens à sa vie, on doit d'abord se connaître soi-même. Ensuite, on nous a donné trois petits livres à lire : *Rasselas*, *Siddhartha* et *Le Miroir vide*. Chacun raconte l'histoire d'un homme qui entreprend un long voyage à la recherche de lui-même. Ces livres étaient un peu barbants par moments, mais ils m'ont fait réfléchir. Ce qui est intéressant est que *Rasselas* a été écrit au dix-huitième siècle par un Anglais, *Siddhartha* au début du vingtième siècle par un Allemand, et *Le Miroir vide* est un livre récent d'un auteur hollandais, ce qui montre qu'on a cherché ce sens de la vie à toutes les époques. Nous avons discuté ensemble de ces livres et chacun a expliqué ce qu'il pensait être le but de sa vie. Certains veulent simplement gagner beaucoup d'argent, ou devenir docteur, habiter une belle maison ou être célèbre, des trucs comme ça. J'ai réfléchi à mon but, qui est de devenir écrivain, et je me suis demandé si c'était un but valable. Mon oncle Norman dit que le plus beau sens qu'on puisse donner à sa vie est de servir l'humanité. Est-ce qu'un écrivain sert l'humanité ? Oncle Norman dit que la cause des problèmes de la société est notre système éducatif, qui n'est pas bon. Et l'appât de l'argent. Mais maman lui réplique que la société a toujours eu des problèmes et que tout le monde a des théories différentes pour expliquer leur origine.

J'étais donc occupée à réfléchir, les yeux ouverts dans l'obscurité, quand j'entendis un léger bruit à l'autre bout du dortoir, comme si quelqu'un sortait de son lit, et un moment plus tard quelque chose me toucha le bras. J'ai failli bondir au plafond de surprise.

- Chut... C'est moi. Drucy.

- Bon sang ! Tu as failli me faire mourir de peur !

- Évy, écoute. Réponds simplement à mes questions.

Elle était à genoux à côté de mon lit et chuchotait.

- Réponds oui ou non et parle tout bas. Veux-tu m'aider à essayer de m'enfuir ?

- Oui. Mais...

- Chut ! Ne parle pas. Je crois que je sais comment sortir d'ici. Ce carré, dans la salle à manger, je pense que c'est une sortie.

- Qu'en sais-tu ? Et si ce n'en est pas une ?

- Il faut essayer pour le savoir. Je suis sûre que le carré se soulève ou tourne sur des charnières et que c'est par là que passent les gens qui viennent nettoyer. Il faut bien qu'ils passent par quelque part et c'est sûrement par là. Tu te rappelles la boîte de cire qu'ils avaient oubliée juste à côté ?

- Suppose qu'on se fasse prendre ?

- Nous devons courir le risque. Alors, tu veux bien m'aider ?

Je n'ai pas osé dire non :

- Qu'est-ce que je devrai faire ?

- Nous devons tout d'abord entrer la nuit dans la salle à manger.

- Je croyais que la porte était fermée ?

- Elle l'est. Mais mon frère m'a appris comment bloquer une serrure avec du ruban collant pour qu'elle ne se ferme pas.

- Je n'ai pas trouvé de ruban.

- Moi j'en ai. J'ai gardé les morceaux de ruban qui tenaient ensemble ces blocs que nous avons dû dessiner et je les ai cachés en dessous de mon lit, collés au sommier. Mon frère m'a raconté qu'en prison, on apprend vite à conserver des choses comme ça au cas où elles pourraient venir à point.

Je ne pouvais pas m'empêcher d'admirer Drucy de s'être montrée si prévoyante et si prudente.

- Maintenant, écoute bien. Demain, je bloquerai la serrure de la salle à manger avec un morceau de ruban, et la porte de notre dortoir aussi. Ce ne sera pas facile de coller ces rubans sans que personne le remarque et c'est pour ça que j'aurai besoin de ton aide. Ici, je peux le faire en vitesse quand nous sortirons pour aller dîner. Je te ferai signe. Quand tu me verras lever la tête comme si je regardais le plafond, assure-toi que personne ne traîne en arrière et je placerai vite mon ruban dès que tout le monde sera sorti. Ensuite, nous ferons de même à la salle à manger. Tu n'auras qu'à guetter mon signal.

- D'accord.

- Nous devons trouver quelque chose pour soulever ce carré de parquet. Il y a un joint tout autour. Ce qu'il nous faudrait, c'est un couteau. Pourrais-tu t'arranger pour garder ton couteau après le dîner ?

- Peut-être, mais comment vais-je l'emporter avec moi ? Les autres vont le remarquer.

- C'est juste. Et si tu le cachais dans la salle à manger ?

- Je veux bien essayer. Où ?

- Je crois que la meilleure cachette serait entre le mur et le tapis roulant qui apporte les plats. Il y a là un petit espace où personne ne le verra.

- Espérons-le !

Nous sommes restées silencieuses pendant un moment, en écoutant si personne ne s'était éveillé. Je sentais mon cœur battre à toute vitesse et il me semblait entendre battre celui de Drucy. Ma gorge était si sèche que je pouvais à peine avaler ma salive. Je voulais lui demander si je ne devais pas apporter ma règle à dessin au cas où le couteau n'ouvrirait pas la trappe, puis j'ai décidé que je l'emporterais de toute manière. Finalement, j'ai demandé :

- Quand le ferons-nous ?

- Demain. Rappelle-toi de ne pas boire ton lait demain soir.

- Il est drogué, hein ? « Ils » y mettent un somnifère et c'est parce que nous ne l'avons pas bu ce soir que nous sommes restées éveillées ?

- Exactement.

J'avais le cœur serré à l'idée du lendemain. Qu'arriverait-il si nous rencontrions quelqu'un ?

- Et surtout, chuchota Drucy, pas un mot à personne ! Nous devons faire ça à nous deux.

- Mais si nous réussissons, nous essayerons ensuite d'aider les autres ?

- Il sera toujours temps d'y penser plus tard – si nous réussissons. Il ne faudra pas traîner, et à deux nous irons plus vite que toute une bande. Rappelle-toi, pas un mot, et pas d'imprudences d'ici là ! Demain soir, dès que les autres dormiront, je viendrai te chercher. Je m'occupe des serrures et toi du couteau, c'est bien d'accord ? Bonne nuit.

Je me suis retrouvée seule, les yeux grands ouverts dans l'obscurité, à frissonner en pensant au lendemain, et le matin ne devait plus être loin quand je me suis enfin endormie.

La journée a passé je ne sais pas comment. Ce n'était pas facile de me montrer naturelle envers Karl, Marcia et Lénore. J'ai dû leur paraître nerveuse ou distraite, parce que je ne pensais qu'au couteau et comment j'allais faire pour le cacher. J'ai fouillé le jardin à la recherche d'un quelconque outil qui y aurait été oublié, mais je n'ai rien trouvé. Même si j'avais trouvé quelque chose, comment l'aurais-je introduit dans la salle à manger sans qu'on le remarque ? Peu importe : j'ai réussi à faire glisser mon couteau hors du plateau, à le tenir serré sous mon bras et, en me penchant pour poser le plateau, j'ai laissé tomber le couteau derrière le tapis roulant.

Placer les rubans collants sur les serrures a été facile. Drucy a collé le ruban sur l'ouverture où entre le pêne, pour empêcher la serrure de fonctionner à fond.

J'ai pensé à emporter ma règle en quittant la salle d'étude, et je crois que tout est prêt maintenant, du moins je l'espère. J'ai dit à Marcia et Lénore que j'avais un peu mal au ventre et qu'il était peut-être plus prudent de ne pas boire mon lait. Elles m'ont lancé un regard étonné, personne n'a jamais mal au ventre ici, mais elles se sont quand même partagé mon verre de lait et en ce moment j'entends déjà ronfler Marcia, alors que la lumière bleue ne s'est pas encore allumée.

La voilà qui se met à clignoter. Bon sang ! Que j'ai peur !

L'EVASION

Ça y est, c'est fini. Le truc des rubans collants a marché.

J'attendais dans l'obscurité que Drucy vienne me chercher. Il semblait que le dortoir ne s'endormirait jamais, j'entendais les autres filles soupirer, grogner, se retourner dans leur lit, et je craignais que Drucy, impatiente, se relève trop tôt et fasse tout rater. Mais elle est trop prudente pour ça, évidemment. A la fin, tout devint calme, il n'y eut plus que des bruits de respiration, profonde et régulière, pendant si longtemps que j'ai fini par me demander si Drucy ne s'était pas endormie aussi. Je n'arrivais pas à fixer mon esprit sur une idée, tellement une seule question m'obsédait : si nous parvenions à soulever le carré de sol de la salle à manger, que ferions-nous si nous nous trouvions face à face avec quelqu'un ? Des visions horribles se formaient devant mes yeux, des visages hideux, effrayants et démoniaques issus de tous les films d'horreur idiots de la télévision que Muffy et moi regardions, tremblants et ravis, en nous tenant par la main pour nous rassurer. Ça me flanquait une telle frousse que j'ai jugé plus prudent d'essayer de penser à autre chose. Je me suis mise à compter, mentalement, mais c'était trop embêtant. J'ai essayé de me rappeler le nom des cinquante états des États-Unis. Finalement, j'ai entendu un faible bruit de draps remués, je me suis assise dans mon lit et un moment plus tard j'ai senti la main de Drucy me toucher. Je distinguais à peine son visage dans l'obscurité.

Nous nous sommes mises en route, moi derrière elle, en nous tenant légèrement du bout des doigts pour ne pas nous éloigner l'une de l'autre. D'une pression de la main sur mon épaule, Drucy me fit comprendre que je devais me tenir baissée, sans m'expliquer pourquoi. En atteignant la porte, l'étreinte de sa main sur la mienne s'est resserrée. Nous osions à peine respirer, mais rien ne se produisit quand Drucy poussa la porte. Elle la referma sans bruit derrière nous et nous avons poursuivi notre chemin dans le couloir, toujours baissées, presque accroupies, vers la salle à manger. Le couloir m'a paru long d'un kilomètre. Nous ne faisons pas plus de bruit que deux petites souris.

La salle à manger était sombre, mais pas totalement obscure. Nous nous sommes agenouillées près du fameux carré, comme si nous allions dire nos prières, et je crois d'ailleurs que c'est ce que nous avons fait pendant quelques minutes ! J'ai essayé de glisser ma règle dans le joint pour soulever le carré de parquet, mais ça n'allait pas. Drucy s'impatientait, elle m'arracha la règle des mains. Je suis allée chercher le couteau, j'ai dû tâtonner un bon moment avant de le retrouver. Chaque fois que Drucy parvenait à soulever un tout petit peu le carré avec la règle, j'essayais d'en saisir le bord d'une main et de glisser le couteau dessous de l'autre main, mais le carré glissait chaque fois et retombait. Nous étions trop excitées et effrayées pour nous y prendre comme il fallait et nous commençons à nous taper mutuellement sur les nerfs, chacune lançant des regards furieux à l'autre et la blâmant sans un mot de son incapacité. A la fin, nous avons réussi à saisir le carré et à le soulever. Il était beaucoup plus léger que je ne m'y attendais. Nous l'avons déposé sans faire de bruit. Mon cœur battait si fort et si vite qu'il me semblait sur le point d'éclater.

Quand nous avons regardé dans le trou que nous venions de faire, nous avons eu la surprise de découvrir qu'il n'était pas obscur, mais illuminé. Un escalier recouvert d'un tapis vert descendait entre deux murs étincelant de propreté, comme tout le reste ici. Pendant quelques minutes, nous sommes restées à genoux à côté du trou, en nous demandant qui

allait s'y aventurer la première. Devions-nous descendre toutes les deux et essayer de remettre le plancher en place derrière nous ?

- Allons-y, murmura finalement Drucy, prenant sa décision.

Sans nous soucier de refermer le trou, nous avons prudemment descendu l'escalier, moi derrière elle, mon cœur galopant comme un cheval emballé. Au pied de l'escalier, nous nous sommes retournées toutes les deux en même temps. Ce grand trou carré ne s'ouvrant que sur de l'obscurité paraissait étrange et mystérieux.

Au bas des marches se trouvait un étroit couloir peint en blanc, avec une porte, blanche aussi, sans la moindre poignée. Drucy prit une profonde inspiration, serra les mâchoires d'un air décidé et, fermant les yeux, poussa la porte. Il ne se passa rien. Nous avons prudemment passé la tête par l'ouverture. Derrière la porte se trouvait une immense cuisine brillante de propreté. On aurait dit un de ces laboratoires des films de science-fiction où tout n'est que chrome et acier étincelant, verre dépoli et carrelages blancs. Le plafond était formé de panneaux de verre derrière lesquels étaient allumés des tubes au néon. On se serait cru en plein soleil sous le ciel.

Nous avons parcouru la cuisine, silencieusement et prudemment, en examinant les armoires en verre pleines de tasses, d'assiettes et de piles de plateaux. Dans un coin aboutissait le tapis roulant qui apporte les plats à la salle à manger. Après un moment, Drucy se dirigea vers une seconde porte à l'autre bout de la cuisine. Je me demandais si c'était derrière cette porte que se cachaient les mystérieuses personnes que nous appelions « ils » et « on ».

La seconde pièce où nous avons pénétré était moins grande que la cuisine-laboratoire et ressemblait à une salle de conférences comme celles qu'on voit dans les films, quand les directeurs d'une banque se réunissent pour discuter. Le plafond ici aussi était formé de plaques de verre et de tubes au néon. Au milieu de la salle trônait une table ovale entourée de sept fauteuils de cuir bleu foncé.

- Je me demande, souffla Drucy, qui s'assied ici, et quand.

Un des murs supportait des étagères couvertes de livres tous reliés de la même façon, en cuir bleu avec des lettres dorées. Puis nous avons remarqué un autre livre posé sur la table, en face de la chaise qui se trouvait au bout, et nous nous sommes approchées. Sur la reliure de cuir était écrit, en lettres dorées : L'ÉCOLE IDÉALE.

Drucy toucha prudemment le livre, puis l'ouvrit à la première page, qui disait simplement :

*L'ÉCOLE IDÉALE
Une expérience d'éducation totale
par Bruno Hauter*

Drucy tourna la page et nous nous sommes mises à lire :

Un monde d'ordre parfait, hors du temps et du tumulte de la vie courante, exempt de toute crainte ou anxiété. Le temps n'y aura aucune importance, sera supprimé : les étudiants n'y auront aucune notion de l'heure, du jour de la semaine, de la date. Toute possibilité de souci ou d'inquiétude pour l'avenir sera ainsi éliminée.

Le programme quotidien suivra une routine soigneusement ordonnée et contrôlée faisant alterner heures de cours et d'étude, récréations, temps de repos, exercices physiques et sommeil, le tout formant une existence régulière et sécurisante, sans imprévus ni temps morts.

Toutes les nécessités physiques de l'existence (cuisine, vaisselle, lessive, etc.) seront assurées de façon à causer aux étudiants le moins possible de soucis et d'efforts.

Un système de filtration d'air fonctionnant en permanence empêchera l'intrusion de germes ou de microbes afin d'éviter toute maladie.

L'élément le plus important de l'expérience consiste à créer une ambiance dans laquelle chaque instant de la journée est consacré à l'étude. Un aspect instructif sera intégré à toutes les activités, y compris les jeux, les délassements et spectacles, et les activités sortant du programme strictement scolaire (danse, musique, etc.). Les étudiants seront constamment exposés aux enseignements, idéaux, textes, etc., les plus élevés et de la plus haute qualité, dans une atmosphère permanente de calme et de détente, exempte de toute marque d'autorité et de tyrannie, de toute règle arbitraire et de tout ordre ou commandement donné de façon péremptoire. (Voir le programme détaillé de l'enseignement aux chapitres III, IV et V).

Le programme des cours, interrompu par des temps de détente physique et mentale, stimulera intellectuellement les étudiants. Ceux-ci se libéreront progressivement des valeurs conventionnelles (toilette, richesse et classe sociale de la famille, etc.) cependant que de nouvelles valeurs se révéleront à eux (qualités personnelles, altruisme, aide réciproque, bonne humeur, etc.). L'ambiance générale poussera à l'étude, à la détente, au respect de soi et des autres, et au calme.

Des locaux modernes, clairs, propres et confortables fourniront un environnement en contraste avec le monde sombre et morne qui est encore celui de trop nombreuses écoles.

L'enseignement sera apprécié pour lui-même, en dehors de toute notion d'émulation et de compétition.

Seul ce qu'il y a de mieux dans tous les domaines de la vie et de la connaissance sera offert aux étudiants.

MODIFICATION DU COMPORTEMENT

*Procédures générales du fonctionnement de l'école
(Voir au chapitre VI les mesures à prendre en cas d'urgence ou d'alerte).*

A ce moment, Drucy releva la tête et me regarda, les yeux agrandis de stupéfaction. Je me suis aperçue que je retenais mon souffle presque depuis le début de ma lecture. Nous avons tendu l'oreille un moment, mais tout était silencieux et nous nous sommes replongées dans le livre :

Procédures générales du fonctionnement de l'école

*- Chaque soir, 2 cc de Formule BB60 dans le lait afin d'assurer un sommeil régulier ;
- Au petit déjeuner, 2 cc de Formule MD73 pour stimuler l'intellect et les facultés d'assimilation ;*

- A chaque repas, 1 cc de Formule C pour maintenir le calme et réduire l'anxiété.

Ces mesures, s'ajoutant à un programme quotidien soigneusement établi, permettront d'obtenir en permanence un parfait contrôle de la situation. Une surveillance stricte sera assurée à l'aide de caméras de TV en circuit fermé dissimulées derrière des fenêtres d'observation camouflées.

Drucy se tourna vers moi et chuchota :

- Ce sont sûrement les ouvertures que nous prenions pour des bouches d'aération. Je m'en doutais.

J'ai compris alors que c'était pour ne pas passer devant ces prétendues bouches d'air que Drucy nous avait fait marcher presque à quatre pattes. Elle avait vraiment pensé à tout. Je comprenais aussi maintenant pourquoi nous étions toujours tous si calmes, pourquoi nous acceptions si paisiblement notre situation et notre emprisonnement : nous étions continuellement drogués !

Drucy feuilleta le livre à la recherche du chapitre qui décrivait les mesures d'urgence. Je craignais que nous n'ayons plus beaucoup le temps de lire, mais nous voulions en apprendre plus long.

MESURES D'URGENCE

Si un étudiant semble vouloir organiser une révolte, se soustrait au programme ou refuse de l'exécuter, ou en cas de tentative d'évasion, le système d'aération permettra de répandre dans l'atmosphère, à l'endroit où se produit cette alerte, un air chargé de RN 208. Ce gaz anesthésiant provoque une paralysie temporaire, des troubles des facultés mentales et une perte de la mémoire partielle et passagère. Un choc sensoriel multiple (lumières aveuglantes, sons aigus, odeurs nauséabondes) perturbera temporairement le système nerveux. Il est probable qu'une association d'idées ineffaçable sera ainsi créée entre cette expérience éprouvante et tout désir nouveau d'insoumission ou d'évasion.

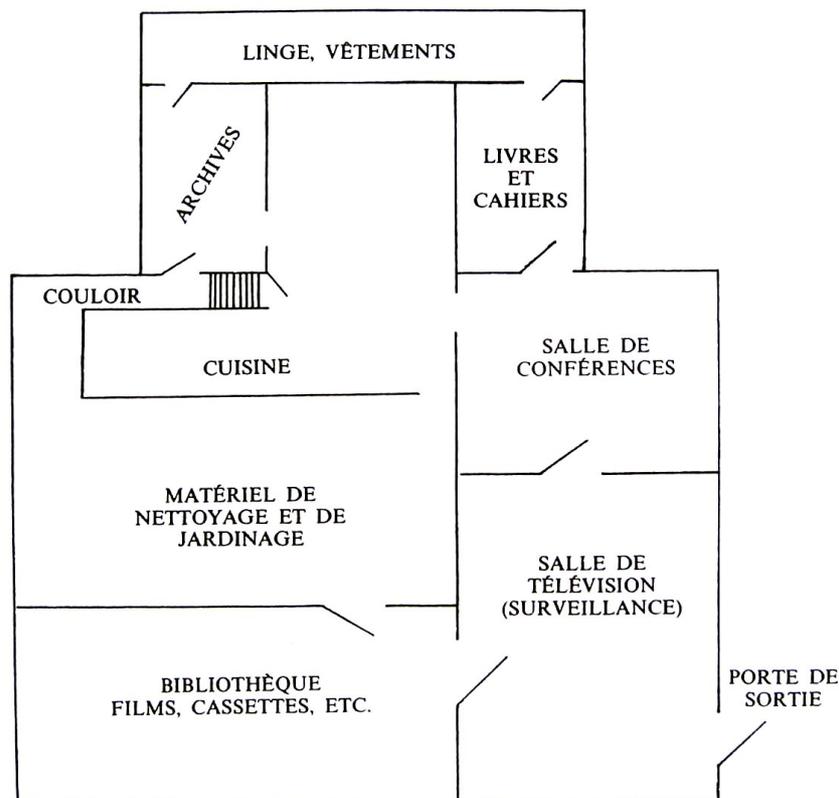
- C'est ça ! s'exclama Drucy à mi-voix. C'est ce qui est arrivé quand j'ai voulu me cacher et la fois où j'ai voulu vous parler d'évasion !

Sa voix tremblait de rage et quand elle releva la tête, je vis ses yeux étinceler de fureur. Elle referma le livre. Pendant un moment, nous avons été trop secouées pour parler ou pour décider ce que nous allions faire. Nous nous attendions à ce que l'« expérience éprouvante » nous tombe dessus à chaque seconde. Un tourbillon d'idées se bousculait dans ma tête. De la colère envers « eux », qui nous avaient manipulés et dirigés comme des machines, et aussi du regret, parce que c'était un endroit agréable où on apprenait des quantités de choses passionnantes.

Nous étions tellement écoeurées, et effrayées de ce que nous pourrions encore découvrir dans ce livre, que nous avons quitté la salle de conférences, sur la pointe des pieds. La pièce suivante était pleine de cahiers, de livres et de fournitures scolaires de toutes sortes, soigneusement rangés sur des étagères. Une autre pièce, toute en longueur, contenait du linge, des vêtements et des effets de toilette. Tout était dans un ordre parfait dans ce sous-sol, comme chez nous à l'étage. Je commençais à me faire une idée de la disposition des lieux. Dans cette réserve à linge, nous devions nous trouver plus ou moins en dessous de notre dortoir.

Nous nous sentions de plus en plus nerveuses et inquiètes d'être découvertes et nous avons pénétré rapidement dans la pièce suivante, dont tout un mur était occupé par des casiers métalliques à tiroirs. Il n'y avait rien d'autre dans la pièce. Chaque tiroir portait une étiquette avec le nom d'un d'entre nous. Drucy voulut ouvrir celui qui portait son nom, mais il était fermé. Nous avons essayé d'en ouvrir d'autres, mais tous étaient verrouillés. Certains casiers étaient étiquetés *Futurs projets en histoire de l'art*, *Expérience d'étude comparée de sciences, littérature, art et musique*, *Introduction aux idées philosophiques*, *Discussion de la théorie cyclique de l'histoire* et d'autres noms aussi compliqués.

Drucy me fit signe qu'il valait mieux ne pas traîner et continuer notre exploration. En quittant cette pièce, nous nous sommes retrouvées dans la cuisine. A mon idée, nous avons parcouru le sous-sol d'un des deux bâtiments, mais nous n'avions toujours pas trouvé de sortie.



De la cuisine, nous sommes passées dans une grande salle qui servait de réserve au matériel de nettoyage et aux outils de jardinage, puis dans une autre pièce garnie d'étagères où s'empilaient des films, des bandes d'enregistreur et des cassettes. Nous nous dépêchions de plus en plus et sommes entrées directement dans la pièce suivante, où sept fauteuils étaient rangés face à un grand écran de télévision. Il y avait des caméras et des projecteurs partout. Drucy s'approcha, alluma l'écran et une image apparut – une image de nous ! Nous

étions tous dans la cour de récréation. C'était donc d'ici qu'« ils » nous surveillaient et nous observaient. Drucy se hâta d'éteindre l'écran.

Cette pièce était moins éclairée que les autres, mais nous avons toutes les deux en même temps aperçu une porte dans un coin, le genre de grande porte avec un levier comme il y en a à la sortie de secours des cinémas. Nous avons échangé un regard. Je me suis demandé pendant un instant si nous n'aurions pas dû retourner en haut chercher les autres, mais déjà Drucy s'était approchée de la porte. Elle la poussa, rien ne bougea. J'ai poussé avec elle en actionnant le levier et la porte s'est entrebaïllée. Nous avons aperçu la lumière du dehors, le ciel.

- Drucy, nous devons remonter chercher les autres.

- Pourquoi ?

- Nous ne pouvons pas les abandonner.

- Allons d'abord chercher du secours.

Nous avons poussé de toutes nos forces, la porte s'est ouverte complètement et une sonnerie s'est déclenchée quelque part à l'intérieur, un bruit terrible. Nous étions à l'extérieur, il y avait du soleil, et après avoir escaladé un escalier au triple galop nous nous sommes trouvées dans ce qui semblait être une grande cour d'école. Nous avons couru et couru aussi vite que nous le pouvions, pendant que la cloche sonnait toujours derrière nous.

PREMIER JOUR A LA MAISON

Ce n'est pas croyable ! Quand je suis arrivée à la maison, ma famille m'a accueillie comme n'importe quel jour, on aurait dit que je rentrais simplement de l'école comme d'habitude. Muffy était à la cuisine avec maman. Quand Nelson et Blue ont cessé de me sauter dessus et se sont calmés, je me suis assise à table avec Muffy, qui a poussé vers moi un morceau de son chocolat en disant :

- Salut, Évy ! Tu rentres tard aujourd'hui. Tiens, je t'ai gardé un bout de mon choco.

C'est à peine si j'ai pu avaler ce truc poisseux et écœurant, tellement il me semblait qu'il y avait longtemps que je n'avais plus rien mangé de ce genre. Muffy s'est étonné :

- Qu'est-ce que tu as ? Tu n'aimes plus le chocolat ?

J'ai donc raconté à Muffy et à maman tout ce qui s'était passé, d'où je venais et toute cette affaire d'École Idéale. Vous auriez dû voir la tête de maman ! Et vous auriez dû l'entendre ! Avant même que j'aie terminé de raconter mon histoire, elle s'est fâchée et s'est mise à crier :

- Alors, voilà ce que tu fais toutes les nuits au lieu de dormir ! Écrire une autre de tes histoires sans queue ni tête ! Quand vas-tu enfin cesser d'inventer ces contes ridicules ? Évelyne Nussbaum, je ne sais vraiment pas ce que tu va devenir !

J'ai failli me fâcher, moi aussi. J'ai déjà répété je ne sais pas combien de fois à maman que mon nom n'est pas Évelyne Nussbaum : je l'ai changé en Évelyne Chestnut. Mais chaque fois que je le lui rappelle, elle me rit au nez et dit :

- Prends plutôt NUT tout court, ça t'ira mieux !²

En réalité, je n'ai pas changé mon nom, je l'ai plus ou moins traduit. Je trouve qu'Évelyne Chestnut sonne tout à fait comme un nom d'écrivain célèbre. Quand j'ai parlé à Lily de mon nouveau nom, elle a dit que *son* nom, plus tard, sera Lila Lion-Duval. Prétentieuse !

DEUXIEME JOUR A LA MAISON

Lily m'attendait devant chez elle ce matin. Elle est sortie juste au moment où je passais devant sa maison comme si elle avait guetté mon arrivée. Il pleuvait et Lily portait ses bottes moulantes en cuir blanc, style vedette de cinéma. Vous auriez dû voir le regard qu'elle a lancé à mes vieilles bottes en caoutchouc ! Comme si elles étaient une sorte de monstrueuse tumeur qui avait poussé sur mes pieds ! J'ai demandé :

- En quel honneur es-tu si élégante aujourd'hui ?

- Tu voudrais bien le savoir, hein ?

En fait, je m'en fichais complètement et je n'ai donc pas insisté. Puis Lily dit :

- Je t'ai vue hier, tu traversais la cour de l'école en courant, juste quand la cloche a sonné à quatre heures et demie. Pourquoi courais-tu ainsi ? Et qu'est-ce que tu faisais avec Drucy ?

- Tu voudrais bien le savoir, hein ?

- Et pourquoi étais-tu encore à l'école à cette heure-là ?

² *Nussbaum* : noyer, en allemand (d'après ce nom, la famille d'Évelyne est d'origine allemande). *Chestnut* : châtaigne, en anglais. *Nut* : idiot, crétin.

- Tu voudrais bien le savoir, hein ?

- Oh bon ! Ça va ! Parlons d'autre chose, dit Lily avec un geste dédaigneux de la tête. Tu iras voir la pièce qu'ils préparent au cours d'art dramatique ?

- Oui.

- Pfff ! Je suis allée voir quelques répétitions, ça ne vaut rien ! Enfin, j'irai quand même. Ce grand nigaud de Karl a reçu le rôle principal rien que parce qu'il est roux et que sa voix est en train de muer. J'aurais pu y jouer aussi si j'en avais eu envie, mais maman n'a pas voulu parce que ça m'aurait pris trop de temps, elle dit que mes devoirs et mes leçons de danse passent avant une stupide pièce de théâtre. C'est Lénore qui a eu mon rôle. Moi je la trouve moche, elle est trop mince et trop pâle pour se pavaner sur une scène.

Après ça, Lily rentra ses crocs de vipère et prit son air aimable et mondain pour me demander si j'irais voir la pièce avec elle. Je me préparais à lui dire qu'elle préférerait sans doute y aller avec Ginny, Véra et leur bande de snobs, puisque Lily les trouve si bien et essaie toujours de se frotter avec eux, mais j'ai décidé de rester polie et j'ai simplement répondu :

- Non, merci. Je crois que j'irai avec Marcia et Drucy.

Il me semblait que c'était un bon moyen de faire savoir à Lily que je ne la considérais plus comme ma meilleure amie. Ni même comme une amie. Elle me regarda d'un air vexé, en poussant la tête en avant comme une tortue :

- Drucy ? Depuis quand es-tu amie avec elle ?

Ne croirait-on pas qu'elle est mon maître et moi son esclave ? Pour la remettre à sa place, je lui ai raconté l'histoire de l'École Idéale et tout ce qui nous était arrivé, et comment elle-même ne s'y trouvait pas, et comment nous nous étions finalement évadées, Drucy et moi. Lily ouvrait des yeux comme des soucoupes – on aurait dit deux œufs durs prêts à jaillir de sa tête – et faisait ses mimiques d'actrice. A la fin, elle redressa la tête, me regarda de son air le plus prétentieux comme si j'étais quelque chose que le chat vient de sortir de la poubelle et murmura tristement de son ton ultra-snob :

- Ma pauvre Évelyne, je crois vraiment que tu es devenue complètement folle !

Et on appelle ça une amie ! Les seules fois où elle aime mes histoires, c'est quand *elle* s'y trouve, comme dans *Le Pays de l'été* où elle possédait un palais de marbre et des nuées de domestiques. C'est curieux que cette histoire-là lui ait plu et qu'elle ne m'ait pas traitée de folle. J'avais travaillé pendant près de deux semaines pour l'écrire et Lily ne l'aimait que parce qu'elle y avait le rôle principal. Mais je crois que cette autre histoire, celle de l'École Idéale, est bien meilleure et moins enfantine, beaucoup plus intéressante et importante, presque comme de la science-fiction. Elle m'a demandé beaucoup plus de temps et de travail, et je me suis un peu fait aider par mon oncle Norman. Il l'a lue très attentivement, il n'arrêtait pas de froncer les sourcils et de hocher la tête.

Mais maintenant je pense déjà à ma prochaine histoire. J'écrirai peut-être quelque chose qui se passa autrefois, il y a très longtemps, peut-être à l'époque de Shakespeare, ou de Sapho dans la Grèce antique. Je pourrais écrire une histoire du genre *Un jour de la vie de William Shakespeare* ou *Ma vie avec Léonard de Vinci*. En tout cas, Lily ne sera pas dedans.

FIN